







MÉDÉRIC.

Imprimerie de Pommeret et Guénot, rue hôtel Mignon, 2.

MÉDÉRIC

ROMAN INTIME

PAR

Charles MARCHAL.

Auteur des Nuits Espagnoles, de Bénéditto et la Dame de Treffle, etc.

I.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38

—

1842.

SORTE D'AVANT-PROPOS.

A Madame Trois Etoiles.



A Madame Trois Etoiles.

Madame,

Je reçois à l'instant votre aimable lettre, dans laquelle vous me demandez des nouvelles de Paris; — de Paris que vous avez quitté au commencement de la belle saison, et que vous ne reverrez plus que l'hiver.

Nous sommes au printemps; — les ar-

bres sont verts, les forêts sont serrées et remplies de feuilles, la terre est couverte de verdure, et les saules sont ombrageux.

La nature est belle, vive et animée; — c'est maintenant qu'elle procure tant de joies pures et naïves, tant de chastes émotions. C'est maintenant que le pauvre partage avec le riche les bienfaits gratuits de la nature.

Nous sommes heureux de vivre, parce que nous sentons la vie de notre intelligence, parce que la terre, parée comme une fiancée, nous fait plaisir à voir et nous apporte de douces pensées.

Nous sommes tous riches pendant l'été; riches du beau ciel bleu, des nuits rêveuses et mélancoliques; — riches parce que

nous voyons des fleurs et des jeunes filles s'épanouir sous notre beau soleil,—riches de l'air limpide, de la mousse des parterres, des chênes verts, des châtaigniers qui bordent les routes, et des algues et des nénuphars dont les fleurs blanches et jaunes répandent une si douce odeur, et se baignent dans l'eau.

Nous sommes riches et heureux, d'une richesse et d'un bonheur dont Dieu a été prodigue pour nous tous; — excepté pour les pauvres prisonniers.

Voilà la belle nature dont vous jouissez, Madame; — là bas, dans votre charmante habitation.

Pour ce qui est du *bulletin bibliogra-*

phique que vous me demandez, je suis souverainement embarrassé.

En fait de littérature, je relisais dernièrement un article d'un journal, mort aujourd'hui, mais qui dans un temps, il y a quelques années, jouissait d'une assez grande influence politique et littéraire.

A propos de notre littérature, voilà ce qu'il disait :

« — C'est une littérature (et nous à notre tour nous lui dénions ce titre), vide, creuse, nulle, ne s'adressant ni au cœur, ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni aux intérêts. C'est ce que nous appellions autrefois des *lisettes*, c'est-à-dire des lectures enfantines, des affectations puériles; les *lisettes* avaient ordinairement pour titre :

Elle et Lui (nous citons).

Lui était brun, beau et brave.

Elle était blonde, fraîche et douce.

Il avait vingt ans et un frac bleu comme Werther.

Elle avait dix-sept ans et une robe blanche comme une madone.

Il aimait elle, elle aimait lui, il n'aimait qu'elle, elle n'aimait que lui.

« Ou encore :

Elle était étincelante de topazes, la poignée de sabre de Kiridji, la lame était d'acier fin et trempé, elle était vigoureuse et implacable, la main de Kiridji, et elle promenait le sabre sur les têtes, et les têtes tombaient, et il souriait comme l'ange déchu, et il aimait à voir couler

les gouttes de sang sur l'acier fin et trempé de la lame dont la poignée était étincelante de topazes, etc.

«— Non ! ajoute le même journal, nous ne donnerons pas à nos lecteurs de ces *lisettes* qu'ils auraient l'esprit de ne pas lire, et que nous aurons l'esprit de ne pas faire.»

Eh bien, Madame, ce sont les mêmes raisons qui m'engagent à ne pas vous parler des ouvrages qui paraissent.

Cependant j'ai à vous dire que notre cher et spirituel ami, Alphonse Karr, continue de publier ses gracieuses *Guêpes*, avec un succès mérité et toujours croissant.

Il y a un jeune homme que je connais, et qui ne vous est pas tout-à-fait étranger,

M.** qui vient de publier chez un éditeur de la rue des Beaux-Arts, deux volumes de nouvelles; — mais deux volumes fades, ennuyeux, dont le style est raboteux, guindé, difficile et fatigant.

Vous savez que ce jeune littérateur a passé l'âge des débuts, c'est peut-être pour cela que son livre est si mauvais. Il voulait ne pas l'imprimer, il aurait bien fait; — ce sont de ces mauvaises actions qui doivent rester cachées et ne jamais sortir de famille, et qui paraissent vides et hideuses à ceux qui n'ont pas d'intérêt à cacher leur dégoût.

Il est inconvenant que M.** ait pris le public pour confident de ses inspirations cyniques.

Mais c'est assez nous occuper de deux misérables volumes dont le plus grand mérite est de n'être pas plus longs.

Votre attention et vos sympathies appartiennent donc de droit à l'auteur des *Guêpes*; — car nous savons mesurer notre conscience à celle de son talent.

Jamais la manie d'écrire n'a été poussée au point où elle est aujourd'hui; — la province nous envoie des poètes par régiments.

La Savoie vient de nous dépêcher parmi une foule de ramoneurs, deux ou trois rivales de Georges Sand.

Les paysans quittent les champs pour venir faire de la littérature à Paris; aussi

beaucoup de littérateurs quittent la capitale pour aller dans les champs.

Vous me marquez dans votre lettre qu'il fait très chaud dans votre pays; — il y a certainement une décentralisation dans les saisons; car pendant que vous jouissez d'un été complet, on rencontre encore ici dans les rues, sur les boulevards, des nez qui se cachent, des mains qui rougissent, et des passants qui rentrent autant que possible dans leurs paletots.

Mais la province secoue plus que jamais le joug de la capitale, elle avait déjà ses revues, ses théâtres, ses littérateurs; elle s'arrange maintenant un petit été à sa guise, pour protester contre l'hiver dont on jouit encore quelquefois à Paris.

La province se hérisse contre nos glaçons; elle s'insurge contre nos fourrures, elle refuse de croire que nous ayons froid, et pour mieux nous le persuader, elle fait semblant elle-même d'avoir chaud.

A Tarbes, les jeunes filles s'habillent de blanc, et s'en vont le soir danser dans les prairies en chantant en cœur la ronde : *Reviens cher mois de mai*, et le mois de mai revient avant le mois de mars, qui lui-même ne vient jamais qu'en carême.

A Marseille, on a mangé des cerises et des fraises; — à Aix on a récolté un melon comme on n'en avait jamais vu, un melon de primeur, un melon qui s'était fourvoyé en chemin et avait pris la lanterne d'avril pour le soleil de juin. On l'a porté plusieurs

fois en triompbe autour de la ville.

A Toulouse on a mangé des petits pois et des fèves de marais.

Aux environ de Lyon, on a récolté des figues.—A Prades, près de Perpignan, on a moissonné une poignée d'épis de seigle que l'on a offert à la Société d'agriculture. Les épis étaient mûrs, et la société a voté immédiatement pour qu'on les portât au moulin, afin d'en faire de la farine.

Partout se montrent les choses les plus extraordinaires en fait de végétation hâtive, les arbres sont en fleurs et plusieurs portent déjà des fruits; on doit tout cela à l'été merveilleux que la province improvise à petit bruit pour la circonstance.

On tient tous ces détails d'un voyageur

qui arrive en poste du Midi où il a passé le mois dernier.

Ce malheureux voyageur est arrivé avec des glaçons à la barbe, les mains gelées et le nez rouge.

On n'est pas encore parvenu à le réchauffer. —

Voilà probablement, madame, pourquoi vous avez à la campagne l'été tout entier, et pourquoi nous n'en possédons qu'une très faible moitié.—

Dans votre lettre vous me demandez aussi des nouvelles et des histoires de Paris ; — je vais donc vous raconter l'histoire d'un *procès en l'air.*

C'était la semaine dernière, pendant ce

terrible ouragan qui a déraciné six cents sapins dans les Alpes, et une foule de chapeaux sur le boulevard Italien.

Les girouettes ne savaient où se tourner, les cheminées tombaient sur les passants, et les passants cessaient de passer.

Au milieu de ce désordre, un toît de zinc trouva bon de se glisser tout doucement sur un confrère que sa position moins élevée abritait contre la fureur des vents.

Ce deuxième toît se composait primitivement d'un certain nombre de tuiles, mais par suite des malheurs qu'il avait éprouvés. il était passé généralement à l'état de gouttière, et transmettait fidèlement au domicile qu'il était censé recou-

vrir, toute l'eau qu'il recevait du ciel.

L'habitant du logis en question n'en perdait pas une goutte; aussi s'empressa-t-il de remercier la Providence qui donne la pâture et un toît aux petits oiseaux.

Quant au propriétaire du toît vagabond, il s'éveilla le lendemain la tête dans les nuages, il avait passé une partie de la nuit sans autre abri que son innocence, qui ne l'avait pas suffisamment préservé de la pluie.

Il descendit dans la rue pour chercher son toît; autour de lui chacun se livrait à des recherches du même genre; deux personnes retrouvèrent leurs cheminées, quand à lui il trouva seulement qu'il ne trouvait rien.

Un navigateur découvrit le *Sandwick* en suivant le vol d'un oiseau de mer; ce fut en suivant le vol d'un moineau franc que notre homme reconnut son toît sur celui de son voisin.

Il monta chez ce dernier pour lui adresser ses réclamations; — le voisin répondit avec une résignation angélique : — « Le ciel me l'a envoyé, le ciel seul peut me le reprendre. Que sa volonté soit faite et non la vôtre! »

Le propriétaire trouva la raison médiocre et fit des menaces; le voisin répliqua qu'il ne craignait rien, et que son toît le mettait à l'abri.

Une des chambres du Palais-de-Justice est appelée à trancher la difficulté. Les

juges pourront se plaindre avec raison de ce qu'en se faisant ainsi des procès en l'air, on leur donne du travail et des affaires, comme on dit, par-dessus les toits.

Il y a beaucoup de procès, d'où dépendent la fortune de bien des familles, qui ont souvent des causes aussi frivoles que celle-là. —

— On voit maintenant chez Susse, place de la Bourse, une Circassienne;— c'est un tableau divin de goût, de pudeur de formes, de poses et d'éxécution.

— Les *Français* et l'*Opéra* sont fermés; — le Vaudeville joue de mauvais drames-vaudevilles.

— Un monsieur vient de faire une bro-

chure intitulée : *Des dangers de faire usage du tabac.*

Il y a des plantes qui semblent n'avoir été créées que pour subir des avanies continuelles.

Le tabac, par exemple, est en butte à des traitements honteux; mais entre tous, c'est le *caporal* qui a le plus à souffrir des humiliations dont on l'abreuve journellement. Le tabac a beaucoup d'ennemis politiques.

Cependant, il est à remarquer que toutes ces injures ne s'adressent qu'au tabac à fumer.

Quel motif a-t-on de ménager une bonne prise?.....

Je ne rougis pas de l'avouer, cet homme s'est livré à un procédé mesquin! —

Je reçois à l'instant-même des nouvelles de Turquie où l'on parle d'un revenant.

L'empire Turc est pour le moment en proie à une agitation impossible à décrire, et qui va toujours en croissant.

On ne sait plus à Constantinople qui vit ni qui meurt, qui gouverne ni qui est gouverné.

On n'a pas même le temps d'être incendié et d'avoir la peste, — deux choses qui constituent à peu près toute l'occupation des Turcs.

On ne guillotine presque pas, et l'on empâle presque plus; les amants profitent

de l'occasion pour s'introduire librement chez toutes sortes de sultanes sans que personne songe à les jeter dans le Bosphore, comme des chiens en bas âge, pendant que la lune est sereine et se joue sur les flots.

Tout le monde gouverne, ce qui équivaut à n'être pas gouverné du tout; aussi chacun jouit d'une foule de droits superbes, parmi lesquels il ne faut pas oublier celui d'éreinter, à l'occasion, n'importe qui et d'en être éreinté impunément.

C'est un tohubohu universel; les poètes qui éprouveraient le besoin d'aller à Stamboul visiter Sainte-Sophie, et ruminer des *Orientales*, sont priés de repasser plus tard. On n'a pas aujourd'hui le temps

de les recevoir; les Turcs sont occupés à mettre leur turban de travers.

Tout cela est motivé par un bruit assez étrange qui est venu jusqu'à nous, et que les Turcs n'ont pas jugé trop peu digne de foi.

On dit, et sans horreur je ne puis le redire, que le sultan Mahmoud revient dans son empire, toutes les nuits, qu'il n'est pas véritablement mort, comme on l'avait cru jusqu'ici, ou que du moins il fait semblant de ne pas l'être.

Tantôt quittant sa bière, couvert d'un blanc suaire, il sort du cimetière et marche jusqu'au jour, sur les monts, dans la plaine, ensuite il se promène en traînant une longue chaîne, sur la plus haute tour.

Puis franchissant l'enceinte, il pénètre sans crainte, dans la demeure sainte, des sublimes sultans; son héritier s'étonne, et trouve monotone, que lorsque minuit sonne, on tire ses pieds blancs.

Telles sont les espiégleries que se permet, depuis quelque temps, l'ombre de Mahmoud. On la rencontre la nuit dans les rues de Stamboul et ailleurs, sous toutes les formes; elle s'introduit hardiment dans tous les lieux possibles sans daigner y en mettre.

Elle se présente quelquefois sous l'aspect d'un Musulman ivre et attardé au coin d'une borne, où d'un caniche en état de vagabondage.

Elle ne dédaigne pas non plus de han-

ter nuitamment les gouttières, comme un chat coureur échappé de sa loge et faisant l'école buissonnière sur les toits.

On se préoccupe vivement de ces diverses apparitions dans le monde diplomatique des portiers de Constantinople, et l'on ne sait à quoi les attribuer.

Les moins incrédules attribuent ces caravanes nocturnes de Mahmoud, au mécontentement qu'a dû lui faire éprouver la promulgation du Hatti-Schériff octroyée par son successeur à ses sujets généreusement empâlés à l'occasion, et même sans occasion.

Les autres supposent que *petit bonhomme vit encore*, c'est-à-dire que le vieux Mahmoud n'est pas mort le moins du monde, et que

ses manœuvres ne tendent qu'à se faire restituer l'empire de la Porte et y mettre son scélérat de fils. (à la porte bien entendu).

Deux derviches ont été chargés d'éclaircir le fait, c'est pourquoi ils ont eu un long entretien avec l'ombre de Mahmoud, mais avant qu'ils aient pu transmettre à personne ce qu'ils en avaient appris, le petit sultan a daigné les faire étrangler, ce qui prouve que quelque douleur qu'il ressente de la mort de son père, cette douleur n'égale point celle qu'il éprouverait si le père susdit revenait à la vie.

Il y a pour cela une très bonne raison, c'est que ce fils sensible se verrait, dans ce cas, contraint à faire étrangler son père,

pour empêcher ce père également sensible de faire étrangler son fils.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il faut qu'il y ait toujours quelqu'un d'étranglé.

Qui vivra verra, et saura qui l'on étranglera. *Amen.* Qu'on se le dise, et qu'on y prenne garde! —

Dans la *Gazette des Tribunaux*, il y a depuis deux jours une affaire assez bouffonne. C'est un mari trompé, volé, battu et mis à la porte de chez lui, et qui se trouve encore condamné aux frais du procès qu'il a intenté à sa femme.—Pauvre petite femme!

Quel exemple pour les infortunés maris! —

Il y a un monsieur qui vient d'écrire

deux volumes, pour prouver que le suicide est une action blâmable.

Le héros s'appelle, je crois, M. Arnold; il aime le suicide comme le pain. Il est né pour le suicide, il ne rêve que cela, c'est son état et sa vocation.

C'est un homme d'une nature frêle, délicate, débile, grèle, fragile; sa nature est si maladive, si souffreteuse, si nerveuse, si susceptible, si cassante, qu'il ne peut vivre si on ne le met sous verre.

M. Arnold est d'une famille scrofuleuse et rachitique..... C'est le type de l'homme réduit à sa plus mince expression. M. Arnold, c'est l'homme-roseau, l'homme-beurre, l'homme-osier; c'est aussi l'homme-sensitive, — de plus il a la vue basse.

Sa tige ploie à tous les vents, sa peau se crispe aux moindres souffles de l'air. Cependant il tue en duel son cousin, également miope, — mérite médiocre dans un temps ou tout héros de roman qui se respecte tue son père.

Souvent, par une belle matinée d'été, vous avez vu se promener dans le bleu du ciel de ces fils blancs et délicats que dévide la main de la vierge?

L'existence de M. Arnold, est aussi délicate et aussi fragile qu'eux. Il parcourt notre monde de larmes en laissant à chaque buisson une partie de son cœur, une partie de lui-même ; — tristes débris d'une vie manquée et vagabonde. Enfin, M. Ar-

nold, tout en songeant au suicide, finit par mourir poitrinaire.

La moralité de la chose, c'est que le suicide est une action indélicate. — Ce livre me paraît appelé à un succès médiocre, quoique le style ne manque pas d'art et de chaleur. Çà et là, il y a des pages bien senties, qui viennent du cœur et pleines d'une sensibilité vraie; — mais le sujet est nul, froid, et la conclusion banale. —

Je ne vous parlerai pas de politique parce que cela vous serait peu agréable, et m'ennuierait infiniment.

— La littérature a pris décidément les sandales et le bâton. On la rencontre partout, par monts et par vaux, dans les cam-

pagnes, dans les bois, sur les collines, au bord des rivières, etc.....

M. Dumas, continue de publier dans le *Siècle* ses impressions de voyage. Son style est toujours coulant et fleuri, mais les incidents sont peu intéressants. Il devrait bien ne pas nous prendre pour confidents de ses excursions; — peu nous importe qu'il ait mangé un mauvais beafteak dans telle auberge, et fait lui-même une omelette dans telle autre!

Il peut paraître piquant à quelques-uns, que M. Dumas ait battu des œufs dans un cabaret ultramontain; mais ce sont de ces détails médiocrement intéressants pour nous tous, bien qu'ils soient racontés avec esprit et gaîté.

— Notre grand poète, Victor Hugo, vient de faire paraître un volume de poésies. — Je ne vous en parlerai pas, madame, car je pense que vous le lirez, et je m'en rapporte à votre bon goût pour rendre justice à cet immense génie.

Ce livre, en un mot, est plein de poésie, d'élégance, de noblesse et de fantaisies gracieuses; — l'inspiration est formulée en rythmes bizarres, capricieux et pleins de verve.

— Bientôt, madame, j'irai comme vous à la campagne, contempler la gaie verdure des champs, et les nombreux pétales des fleurs; — sublimes, précieuses, et gratuites beautés!

Cependant, une seule pensée m'attriste

en voyant les fleurs et les jeunes filles si belles, si parées; —c'est que, pour les unes et les autres, viendra l'hiver.

La nature se fanera et prendra le deuil; les jeunes filles à la physionomie douce et heureuse, aimeront et souffriront, et leurs idées cesseront d'être riantes et légères.

Mais il nous reste Dieu et l'espoir; — car l'heure du désespoir n'est point l'heure de la justice, — l'espoir, c'est ce qui fait vivre; — il n'y a pas nuages si noirs et si sombres qui n'aient fait place aux purs rayons du soleil et à l'azur d'un ciel bleu, il n'est pas de tempêtes qui ne soient suivies de beaux jours, pas de fleurs que l'orage où le vent du soir a penchées, qui

n'aient relevé la tête sous les molles brises du matin; — c'est que dans ce monde, tout peut s'oublier, tout est réparable, excepté l'amour trompé.

Pardonnez-moi ces tristes pensées; — nous sommes ici-bas pour aimer et bien vivre, car la vie courte est le temps irréparable.

— Il y un homme qui se dit Dieu, et qui s'appelle Mapah;—il signe, le *Dieu Mapah.*

Ce Mapah a un prophète, et ce prophète s'appelle Caillaut.

Le prophète et le Dieu ont publié leur culte, sous la forme d'une brochure intitulée : *Nouvelle alliance.* C'est l'éditeur Desessart qui s'est chargé d'éditer cet évangile et de le manifester aux nations.

On se doit cela entre dieux; car Desessart a été Dieu dans son temps.

Le livre est signé le *Dieu Mapah,* pour copie conforme : *celui qui fut Caillaut.*

D'où il paraîtrait qu'ayant été Caillaut autrefois, il a cessé de l'être depuis qu'il est prophète. Ceci peut arriver, mais cela ne laisse pas que de paraître passablement étrange au premier abord.

Comme M. Caillaut a négligé de dire ce qu'il est devenu en cessant d'être Caillaut, nous sommes forcés de lui conserver cette ancienne dénomination jusqu'à nouvelle manifestation de sa part.

Sans doute qu'il aura accepté de son maître la place de sous-Dieu, et que Mapah aura exigé de lui le sacrifice de son

nom d'autrefois, pour cause d'incompatibilité avec ses nouvelles fonctions.

Il paraîtrait aussi que la conversion du prophète Caillaut s'est opérée comme celle de Saint-Paul.

Mapah, le Dieu, rencontra Caillaut; ce dernier était occupé à pêcher à la ligne; — Mapah se montra à lui; Caillaut fut terrassé par le regard du Dieu et le suivit dans son grenier.

Le Dieu fuma une pipe avec Caillaut, et Caillaut rendit gloire à Mapah.

Alors le Mapah dit : — Lève-toi!

Et M. Caillaut se leva et faillit se briser la tête contre la mansarde, ce qui l'empêcha de se lever tout-à-fait.

Caillaut descendit l'escalier en tenant la corde qui servait de rampe, et puis il adora son Seigneur.

Alors le Mapah lui dit : — Va ! Et il le bénit : ce qui fit un sensible plaisir à Caillaut.

Et il alla faire imprimer la *Nouvelle alliance.*

Or, il arriva que le prophète, celui qui avait été autrefois Caillaut, se tint à peu près ce langage :

—Puisque j'ai cessé d'être Caillaut, probablement je serai devenu le sous-Dieu de mon Dieu ; alors je n'ai rien de mieux à faire que de prêcher les nations.

Depuis ce temps le Mapah est toujours

le Mapah, et celui qui fut Caillaut est son prophète.

L'une et l'autre de ces deux professions sont faciles, mais elle deviennent peu lucratives par la concurrence; — on a vu des dieux mourir de faim en maudissant leurs parents de ne pas leur avoir appris à lire.

On a compté jusqu'à vingt dieux dans le même département.

— J'ai lu ce matin dans un journal, aux nouvelles diverses, une phrase qui m'a fait mal : — « Hier on a trouvé dans une rue de Paris, une femme qui n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. — Elle a expiré sous les yeux d'une nombreuse foule qui la regardait. » — Ce n'est guère charitable.

Je crois que les hommes politiques, les

Amis du peuple, feraient mieux de venir au secours des pauvres, plutôt que de se mêler aux disputes des avocats, et de passer leur temps à pérorer à la tribune.

Il y a des gens qui n'ayant jamais manqué de rien se figurent qu'il est impossible de mourir de faim, de froid et d'abandon.

— On n'a pas assez l'air de se douter que nous sommes déjà depuis bien long-temps sous l'influence d'un fléau terrible, d'une huitième plaie d'Égypte, ou d'ailleurs, d'une peste, non de Florence ni de Marseille, mais de Paris; sous l'influence en un mot d'une nouvelle invasion de barbares, et quels barbares!

Ces barbares sont frisés, gantés, et par-

fumés; on peut les voir tous les jours dans les salons et au foyer de l'Opéra. Ce sont les *lions* de la littérature, à leur char est attelée toute l'auguste famille des éditeurs.

Autrefois ils faisaient des livres et des romans; aujourd'hui ils ne font plus rien de tout cela. Pour avoir l'air de faire quelque chose, ils se contentent d'envahir le journalisme.

Alors ils se sont donc faits journalistes? Ils écrivent des articles de journaux ou des feuilletons? — Mon Dieu non, ils se bornent à tuer les journalistes et les feuilletons, sous prétexte de mettre autre chose à leur place.

Mais enfin que mettent-ils à leur place,

dans les colonnes béantes des journaux?

Je ne sais pas trop ce qu'ils y mettent, encore moins ce qu'ils n'y mettent pas;— il faut d'ailleurs si peu de chose pour garnir une colonne de journal! Il suffit d'un peu de copie, et ces barbares en produisent terriblement.

M. de Balzac, le plus grand observateur de notre époque, marche en tête de cette bande noire de démolisseurs et d'envahisseurs.

—Il y aurait dans Paris trois cent-soixante-cinq mille journaux, qu'il trouverait le moyen de publier à la fois, dans chacun de ces journaux, une nouvelle *scène de la Vie privée*, divisée en trente-deux chapitres.

Cette *Vie privée* menace de nous devenir

extrêmement funeste. On la retrouve partout, et sous toutes les formes. C'est depuis qu'il se préoccupe si vivement dans ses réclames des intérêts de la société des gens de lettres, que M. de Balzac s'empare partout de la place de tout le monde.

A sa suite viennent tous ceux qui éprouvent le besoin de fricoter n'importe quoi en cinquante colonnes; si bien que chaque matin, il n'y a pas de journal qui ne publie son petit roman en deux volumes in-8°, à raison de six colonnes par jour, la suite à demain, pendant six mois et plus; ne vous gênez pas, demandez, faites-vous servir et avalez la tartine, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

Ce qu'il y a d'inouï et de monstrueux,

c'est que parmi tous ces écrivains qui occupent chaque jour les feuilletons et les journaux, il n'y a pas un journaliste.

Eh mon Dieu! Messieurs, puisque vous êtes romanciers, faites-donc des romans et laissez les journaux à qui de droit. Vous avez votre public et vos éditeurs, laissez aux journalistes leurs éditeurs et leur public.

Si vous tenez absolument à les replacer dans la presse quotidienne, ils y consentent volontiers; changez mutuellement de place, et prenez leur ours, puisque telle est votre fantaisie, mais alors soyez journalistes tout de bon, et faites de véritables articles de journaux.

Vous avez l'âge et l'expérience de plus

qu'eux, et ils ne refusent pas de vous reconnaître pour leurs maîtres et de vous céder leur besogne si vous voulez vous en charger. Vous seriez sans doute de meilleurs journalistes qu'eux;— alors soyez de véritables journalistes, et laissez à leur porte vos volumes in-8°. Jusque-là nous persistons dans notre idée que, d'après la logique et la loi d'existence du journalisme, vos romans ne valent pas de bons articles.

Savez-vous bien d'ailleurs à quelle désorganisation et à quel bouleversement nous arriverons bientôt par suite de votre système?

Nous en viendrons d'abord à tuer la librairie, qui agonise déjà depuis long-temps.

Quel parti voulez-vous que puisse tirer un éditeur, d'un roman que le journal de la veille aura déjà tiré à trente mille exemplaires et distribué dans toute l'Europe?

Et remarquez bien, je vous prie, que depuis l'introduction de la funeste manie dont il s'agit, les libraires parisiens n'ont pas édité dix volumes inédits de MM. Balzac, F. Soulié, L. Gozlan, etc., ect., Il résulte de ce fait, que le public n'ayant aucun besoin de se procurer des romans qu'il a déjà lu dans un journal, perd peu à peu l'habitude d'acheter des livres nouveaux, ce qui ne nous paraît pas devoir relever beaucoup l'état d'abattement où la librairie est plongée.

Nous soumettons cette question à M. de

Balzac, qui s'est déjà tant apitoyé sur la position malheureuse de la librairie parisienne à propos de la contrefaçon belge.

Ensuite en mettant de côté la question de l'art, et sans chercher à prouver, — ce qui est connu de tout le monde, — qu'un roman soumis à la publication périodique d'un journal est contraint à se débarrasser de ces lentes gradations indispensables à toute œuvre littéraire, il résultera de ce même système que le public fatigué déjà, et se dégoûtant tous les jours davantage de ces interminables productions qui s'étalent à la place des feuilletons d'autrefois, du véritablement feuilleton de six colonnes, hardi, moqueur, léger, spirituel, insouciant et touchant néanmoins à toutes les questions du jour, il en résultera, di-

sons-nous, que le public se dégoûtera par contre-coup des journaux, et qu'il les abandonnera comme il a abandonné depuis quelque temps la librairie.

Nous ne parlerons pas non plus des frais énormes que ce système occasione pour les feuilles quotidiennes.—C'est là l'affaire des actionnaires ; — nous remarquerons seulement que les premiers journaux qui se soient engagés dans cette voie, ce sont les journaux qui ont diminué de moitié le prix de l'abonnement et se donnent pour quarante francs.

C'est là une innovation prodigieuse. Pour quarante francs par an on a d'abord un journal tous les matins, puis une foule de romans de MM. tels et tels.

Ce n'est pas cher, mais c'est magnifique

pour anéantir la littérature et la presse.

Maintenant j'ai épuisé toutes les nouvelles du jour, et je n'ai plus qu'à vous souhaiter le calme, le repos et le bonheur que vous méritez si bien.

Pour ce qui est de cet ouvrage-ci; — *Médéric*,— je ne vous en parlerai pas. Je vous l'envoie. Vous jugerez, et je compte sur cette indulgence que vous avez toujours eue, et qui est une des moindres de vos excellentes qualités.

Recevez, je vous prie,

Madame,

L'assurance de mon profond respect,

CHARLES MARCHAL.

Paris, mai 184..



I

Nemours est une petite ville bâtie en pierres, située à quatre lieues de Fontainebleau, et à dix-neuf de Paris.

Lorsque je passai par Nemours, c'était en allant dans le midi. — On m'avait annoncé cette ville comme une chose extraordinaire. On m'avait assuré que les femmes y étaient fort

belles, ce qui n'était pas peu fait pour piquer ma curiosité. Que voulez-vous; — je suis ainsi fait.

Cependant lorsque nous nous arrêtâmes à Nemours pour dîner, je ne vis de vraiment remarquable dans cette cité que quelques marchands qui arrosaient des fleurs jaunes devant leurs portes, et des petits polissons qui, en revenant de l'école, s'amusaient à attacher un pavé à la queue d'un chien, lequel avait la bonhomie de souffrir indifféremment ce traitement honteux. — Moi qui aime tant ce que fait Dieu et si peu ce que font les hommes, je pris un médiocre plaisir à voir cela, et je m'en allai en maudissant les renseignements dont je vous ai parlé ci-dessus. — Cependant il faut être juste.

Nemours est un joli petit pays : — les environs sont pittoresques, la campagne est riante et fleurie, baignée par le beau soleil.

La ville possède une église gothique, genre étrusque et un superbe canal qui lui verse les eaux les plus pures.

Elle joint à ces agréments un caractère peu gai, peu animé, mais assez vif : — elle a possédé dans le temps un bon collége ; mais il n'existe plus, les derniers professeurs s'étant faits bergers pendant la terreur.

Le clocher de l'église est une œuvre rustique qui s'élance avec grâce et dessine son ombre grêle sur la grande place, — les jours de beau soleil. — Il y a, au bord de l'eau, de l'herbe, des marronniers et des fleurs sauvages,

puis de vieux frênes, quelques tilleuls, et d'immenses ronds de verdure où les jeunes garçons et les jeunes filles viennent s'ébattre le dimanche.

Là on peut rêver de science et d'amour, — car ces solitudes sont calmes et mélancoliques; — les échos muets deviennent un luxe inutile. Les maisons possèdent de riches vergers et sont protégées par des haies odorantes.

Les petits oiseaux nichent paisiblement dans les crevasses, — les fenêtres sont entourées de vignes, — les cabarets végètent, et le curé passe son temps à se promener et à embrasser les mineurs qui ont été sages. Les occupations du garde-champêtre lui-même sont peu variées. On le rencontre fumant sa pipe avec un sang-froid qui rappelle les temps héroïques.

Le maître d'école dort beaucoup. — Le notaire va à la chasse. — Le maire est marchand de bestiaux, l'adjoint laboureur. Du moins les choses étaient dans cet état à l'époque où commence ce livre. —Nemours jouissait alors d'une magnifique tranquillité.

Voilà à peu près ce que j'en sais, — pauvre voyageur, toujours courant, inquiet, — et surtout, dans tous les pays, ennemi juré des assassins de la pensée.



II

Un homme mouillé.

La belle saison ne répandait ni ses feux ni ses parfums, car il pleuvait par torrents : — les routes étaient impraticables. — Le ciel était noir et la nature bouleversée.

Le jour où commence cette histoire, un jeune homme, que nous appellerons, si vous

voulez, Médéric, suivait péniblement la route de Montargis à Nemours ; — route crottée, fangeuse et désagréable.

En attendant qu'il nous plaise de vous apprendre quel était ce personnage, nous nous contenterons de vous dire que, malgré la négligence de son costume, il paraissait appartenir à une classe distinguée de la société. — Ce qui, du reste, n'est souvent pas une recommandation.

Enfin, après de longues fatigues, il arriva au bout du pont de Nemours, près d'une belle propriété.

Il se faisait tard ; — la pluie tombait toujours et le vent couchait les arbres à terre.

Médéric s'avisa de sonner : — on lui ouvrit. Il demanda l'hospitalité ; — elle lui fut accor-

dée de bon cœur, ainsi qu'à son chien. — Leur situation à tous deux n'était nullement riante.

On était au printemps. — Le lendemain le temps se remit au beau, — la blanche aubépine rouvrit son calice sous les caresses du soleil, — le temps devint radieux; — et le jeune voyageur resta dans la maison de Nemours pour des raisons qui vous seront révélées plus tard.



III

C'était au printemps, comme vous savez. L'hiver s'était enfui sous les molles étreintes de la chaleur naissante; — les lilas secouaient leurs parfums dans l'air, et les cerisiers se couvraient d'une neige blanche et odorante; — le printemps est la saison des fleurs, des amours et des jeunes filles.

Il semble que dans la belle saison les traits sont plus gais, plus riants plus animés; —les jeunes femmes paraissent plus belles, — les cheveux blonds sont plus soyeux, les noirs encadrent mieux la figure; — les physionomies sont plus ouvertes, les yeux plus ardents, les voix plus claires et plus tendres, les épaules moins voilées, et la taille mieux dessinée.

Les vêtements d'été vont si bien aux femmes!

Pendant que les oiseaux cachent leur amour sous la feuillée, — les jeunes filles toutes belles, ou rieuses, ou mélancoliques, viennent sous les arbres, et se réunissent en un groupe charmant pour causer de leurs projets d'amour. Et le naïf contentement de leurs âmes heureuses se peint sur leurs doux visages.

Les jeunes femmes mènent leurs petits enfants à la promenade; — je gage que plus d'une fois, aux Tuileries, vous avez vu, par un splendide soleil d'été, quelques-unes de ces mères belles et tendres, avec leurs enfants gais et souriant toujours; — charmantes créatures aux blondes têtes, et au cœur plein d'innocence.

Reviens, joli mois de mai,

répètent-elles aussi les pauvres hirondelles exilées. Et le joli mois de mai revient tous les ans, immédiatement après le mois d'avril.

Et les hirondelles au corset blanc et à la robe veloutée revoient avec une douce joie le beau soleil.

O chastes hirondelles! — revenez en France, car voici la saison parée et joyeuse;

Revenez, — pauvres petites, — charmantes compagnes des prisonniers;

Venez, venez, — filles aux luisantes ailes, — puisque votre présence porte bonheur à nos maisons.

O hirondelles gentilles, — libres dans vos lits de mousse et de verdure, — bien des hommes raisonnables envient votre sort!

Que ne sommes-nous hirondelles, — ô ma lectrice?...

Volez, volez, — aériennes; — le bon Dieu des petits oiseaux, qui vous a fait belles et légères, vous protégera.

Aussi, vous savez qu'il n'est pas un chasseur qui ose vous combattre: — et s'il en était un, — ô hirondelles mignonnes, — il ne

prospérerait pas sur cette terre, et serait maudit au ciel.

Et vous, ne soyez point avares de la poésie de votre printemps, — ô femmes, — prodiguez les dons de votre âme; — puissiez-vous toujours respirer le doux printemps, — et ne jamais être entièrement désillusionnées!

Mais pour celui qui aime, que lui fait la saison?... Son seul bien c'est sa fiancée, son devoir est ce qu'elle veut, — et sa joie n'est qu'en elle.

Son bonheur est dans la voix de celle qu'il aime, dans ses regards et dans ses rires; — sa pensée, son âme sont à elle.

Il aime l'ombre et le mystère; la tristesse fait penser, — penser et aimer, c'est la vie. —

Je ne dis pas le bonheur, il est trop rare ; — car il consiste dans l'harmonie de l'existence, dans le bien-être du corps et de l'intelligence.

Et pour nous consoler de notre manque de bonheur, il n'y a sur la terre que les femmes aimables.

IV

Le voyageur en question, Médéric Galdini, était né dans les montagnes des Pyrénées ; — aussi son organisation se ressentait de l'influence méridionale que le soleil et l'air de ces contrées impriment aux cerveaux exaltés. Il appelait ardemment la vie, quoiqu'il vécut trop déjà par la force et les trésors de ses pensées

Jeune il perdit ses parents ; — il ne lui restait presque rien ; il vendit tout et voyagea, en étudiant son art, la peinture. Vers ce temps de sa vie, il eut beaucoup à souffrir ; — je ne souhaiterais les malheurs qu'il essuya alors qu'à mon plus ardent ennemi.

Livré à lui-même de bonne heure, son cœur naturellement porté au bien, avait grandi en courage, et le malheur l'avait trouvé bien des fois insouciant, gai et joyeux. Malgré cela il était dans la situation désespérante d'un homme qui a créé une première œuvre à laquelle on ne ne veut pas croire.

Ce qui ne contribuait pas peu à lui faire envisager presque en riant les douleurs de sa vie, c'était ses éternelles espérances et la vague religion de son cœur.

De plus il était brave, bon, généreux, passionné pour le beau, et accompli sous tous les rapports.

C'était aussi un cavalier agréable ; — il avait beaucoup d'âme, un cœur fier, une imagination ardente et mobile, et un esprit hardi, avantureux et plein d'une mâle énergie. — Sa figure, d'une rare beauté, avait une expression calme et rêveuse ; — ses traits étaient doux et réguliers, sa jeunesse soucieuse et forte.

Souvent il pensait au soleil et aux montagnes de son pays : — montagnes vertes et parées ;

— Soleil qui au couchant envoie sur la chaîne des Pyrénées ses derniers rayons comme des baisers d'amour et d'adieu.

Puis il voyait ou entendait les bruissements plaintifs des arbres, et les saules de la vallée, et le beau ciel du Midi!.....

Médéric était obligé, pour vivre, de satisfaire la fantaisie burlesque qu'ont les bourgeois de perpétuer leurs figures déjà trop gênantes.

Médéric était un fou, un peintre, un poète, un rêveur. — Son âme était de celles sensibles et dévorées de sève qui ont besoin de humer de la poésie et de l'amour pour vivre.

Ne croyez pas que je raille — car je parle bien sincèrement. Médéric était ardent — mais pauvre — c'était là son seul malheur.

Il avait pris la vie au sérieux ;—il respectait les gens qui se passionnent sérieusement pour quelque chose, soit une femme, soit une idée, soit un grand homme. Mais quelque chose de

froid et d'amer comme l'envie lui séchait le cœur.

Je vous ai dit qu'il était né dans les Pyrénées, — beau pays ! — pittoresque, grandiose, et qui renferme bien des beautés inconnues.

Orphelin de bonne heure, resté seul avec une fortune plus que modique, Médéric avait compris la tâche que le hasard lui donnait à remplir, et il avait courageusement travaillé à la peinture. Il avait beaucoup souffert de la faim et de l'isolement, — c'était horrible !

Il avait été mal vêtu, peu logé.

Après avoir successivement étudié son art en Suisse, en France et en Italie, il était revenu à Paris, puis il avait voyagé pauvrement ; mais il avait trouvé une foule de compensations dans la nature et dans ses rêveries.

Il avait traversé le monde parisien, ce monde qui pervertit et qui déchire, sans qu'il soit parvenu à le pervertir ou à déchirer son âme qui avait erré long-temps pour chercher une âme amie, capable de la comprendre. Et cette recherche était l'essence de sa pensée.......

A Paris, il avait fait la connaissance d'un nommé M. de Savinian; — ce monsieur, charmé de l'esprit et de la gaîté du jeune peintre, lui avait dit :

— J'espère, monsieur Médéric, que vous me ferez le plaisir de venir passer quelque temps chez moi, à ma campagne de Nemours. Mon épouse et ma femme vous recevront très-bien... etc., etc...

Et Médéric avait promis.

Or, quand il vit la belle saison, — il partit

pour Nemours, accompagné de *Trouvé*, son chien, — auquel il avait donné ce nom parce qu'il l'avait effectivement trouvé un matin dans un piteux état d'appétit.

Il mit sa malle à la voiture et alla à pied.

Mais il s'égara et se trouva près de Montargis ; — il demanda sa route à un paysan, et sur le soir, par la pluie, il arriva devant une belle propriété, et demanda ce que les romanciers de l'empire appellent l'hospitalité. — On la lui accorda, — et il entra dans la maison avec l'enthousiasme d'un homme inondé qui trouve un abri.

Or il arriva que c'était précisement la maison de M. de Savinian. — Quand il s'aperçut que le nouveau venu était l'hôte qu'il attendait, le propriétaire demeura enchanté.

Le peintre fut présenté aux dames qui l'accueillirent avec une grâce parfaite et une amabilité sans égale, comme font en général les dames françaises. Et c'est cette affectueuse courtoisie qui les rend si supérieures aux autres, et surtout à leurs voisines d'outre-mer.

Maintenant il nous reste à vous expliquer pourquoi Médéric préféra aller à pied, — au lieu de prendre la diligence.

C'est ce que nous allons faire de notre mieux :

Il vous est arrivé, je pense, d'être enfermé au moins une fois dans une voiture publique, en compagnie d'autres personnes que vous ne connaissiez pas. — Et vous avez pu vous faire une idée de ce que cette position a de fâcheux et de désagréable.

Lorsque vous montez dans la voiture, votre premier soin est de regarder vos voisins pour découvrir si vous ne trouvez pas parmi eux un de vos ennemis politiques, et s'il n'y a pas en eux quelque chose de ridicule ou de suspect, — et puis vous ne tardez pas à vous apercevoir que la poussière que vous avalez entre par la fenêtre que votre voisin de droite a laissée ouverte, et que votre vis-à-vis s'obstine à vouloir fermer.

Quelque temps après, vous vous résignez à ce triste sort; mais c'est en maudissant la voiture, les chevaux, le cocher et vos voisins.

Cela vous fait du bien à vous, par le contentement intérieur que vous en avez, et cela ne fait de mal à personne. C'est toujours un plaisir de maudire quand ce ne serait que son fils.

Vous demandez au ciel un secours qu'il ne vous envoie pas, car le ciel prend médiocrement part aux choses de ce monde.

Cependant, si le voyage dure long-temps, vous finissez par faire une foule de souhaits.

Vous voudriez, par exemple, — que le gros personnage qui est assis à côté de vous et sur vous, eut un coup de sang effroyable, — que la voiture roulât au fond d'un précipice pour que le monsieur qui est à votre gauche et dort sur votre épaule depuis le départ, courût la chance de se rompre un membre quelconque; — que les chevaux prissent le mors aux dents, afin que tous les êtres incommodes qui vous entourent subissent le triste sort qu'Hippolyte, fils de Thésée, éprouva au sortir des portes de Trésènes.

Et, lorsque vous arrivez, vous pensez que vous auriez mieux fait d'aller à pied.

Ce sachant et ne voulant maudire personne, Médéric avait préféré voyager en artiste ; — il est vrai qu'il ne s'attendait pas à être à demi-noyé.

Pour ma part, je ne connais pas de chose plus insipide au monde que le grand vent et la pluie, et je partage cette opinion avec tous les marins.

Toutefois le vent avec ses harmonies furieuses peut être préféré à la pluie, — si nous en croyons le chaste M. Népomucène Lemercier

Une autre raison avait engagé le peintre à venir à pied. — On lui avait offert une place

dans une patache, proposition qu'il avait entendue avec horreur. O lecteur, — quel que soit le pays où vous voyagez, — méfiez-vous des pataches!...

V

Mulhortès.

Il y a quelque part, dans les Pyrénées, un petit village nommé Mulhortès. — Il est perché sur une hauteur, entouré de fleurs sauvages, de lianes bleues et de roches rosées. — Une tour gothique domine la plaine; — et des bouffées de vent apportent au voyageur de suaves parfums et comme une émotion de charmante mélancolie.

Cette tour donne principalement une grande richesse au paysage, et y répand un caractère imposant et grave.

C'est là que s'écoula la jeunesse du peintre, notre héros. — Alors, il était heureux, — il était libre et sans inquiétude, quoiqu'il ne lui fût pas encore arrivé de trembler et de rougir sous les regards d'une amante. Alors il vivait en homme sage, paresseux, rêveur, qui s'entend bien à la vie.

O Médéric! quel temps de joies pures, de naïves émotions!

Alors il rêvait aux mêmes roses et aux mêmes amours; — il ne se doutait pas que l'homme le plus fort succombe à certains moments d'orage.

Alors pas une femme belle ne l'aimait, pas une ne pleurait en pensant à lui !

Sa mère était une bonne créature, un peu prétentieuse, beauté de province, presque quarante ans, des doigts couverts de bagues, des cheveux crêpés avec fureur, — une tournure exagérée, une physionomie qui trahissait une santé trop robuste.

La vie de Médéric était, dans ces temps, sans souci, calme, livrée aux arts et à la rêverie. — Il usait ses journées à penser à de vagues poésies, — d'autrefois il allait à la chasse, — souvent il s'égarait dans la montagne avec ses poètes favoris.

Or, sa maison était grise et mignonne; — de là on voyait, au loin, le beau rivage dont le

sable, sans cesse caressé par les vagues d'argent, brille comme des diamants.

Médéric puisait une grande poésie dans ce splendide tableau. — Il passait de longues heures à contempler la tour et les enfants du village qui jouaient à ses pieds, — puis ses regards brûlants se reportaient à l'horizon, au milieu des brumes de l'Océan. — Car rien n'est plus magique que les effets de lumière sur ce port tranquille et ignoré. — Médéric semblait chercher quelque chose. — Que lui manquait-il donc?...

— L'amour ! mesdames.

Hélas! il devait le trouver, — il vient trop tôt sur notre chemin. — Et que reste-t-il des merveilleux châteaux en Espagne que nous bâtissons à notre fantaisie? — Quelques lar-

mes et des regrets! — Et pourtant les peines et les joies de l'amour ont une sainte pudeur qui fait qu'on n'ose en briser le joug.

Ah! comme le beau temps de sa jeunesse était loin! — Il n'était plus en proie à ces riantes idées qui avaient bercé ses premières années.

A vrai dire, — Mulhortès est un ravissant décor d'opéra, — mais naturel, animé, mobile. Au loin la mer développe hardiment ses vagues qui roulent sur la grève en brillant. Ensuite elles laissent leur écume sur le galet, — et le vent répand dans l'espace une saveur salée et sauvage.

Là les amateurs peuvent suivre les beautés a la manière des rhétoriciens.

Aussi Médéric se disait :

— Je retournerai à Mulhortès, quand il pleuvrait des hallebardes, des créanciers et des auteurs dramatiques.

Et il continuait à se persuader qu'il reverrait Mulhortès avec une éloquence entraînante de père de famille.

VI

Ab uno disce omnes.

Revenons à Nemours, — s'il vous plaît.

Il n'y a rien de plus drôle qu'une petite ville de province à une vingtaine de lieues de la capitale. Sans parler des bourgeois, il y a là deux classes à part : — les gens de la société d'abord, et les paysans ensuite.

Les uns doivent être bons envers les autres,

et les derniers honnêtes et bienveillants; mais il n'en est pas ainsi, parce que le riche est fat et le pauvre jaloux et hargneux.

A l'époque dont nous parlons ici, le plus grand personnage de Nemours était un nommé M. Georges de Cusbienne, qui avait l'habitude de ronger ses ongles (habitude des gens bêtes). C'était un fat, il avait trente ans et une fortune immense. Son âme était méchante, sa barbe prolixe, son front bas. Il était parfumé comme un bouquet de tubéreuses, on le sentait de loin comme les marins sentent l'approche des îles qui produisent les épices; — il exhalait un arôme de myrrhe et de l'encens que les païens brûlaient dans leurs temples. Deux fausses dents qu'il possédait sur le devant de la mâchoire faisaient honte à leurs voisines par leur blancheur et le poli de leur émail.

Il était brusque, sans grâce, et ses manières étaient contraires au savoir-vivre. Il était impudent, et son air était moitié insignifiant, moitié familier ; — en un mot, c'était une bête malfaisante, — sans la moindre délicatesse dans l'esprit. — Il n'avait pas de physionomie à lui, il ne représentait rien, on l'aurait facilement pris pour un autre.

Il ressemblait à un de ces messieurs niais et bien vêtus dont le type figure majestueusement en tête de quelques romances.

Ces romances prodigieuses qui parlent souvent de l'amour, de la mer, des bergers et de l'ingratitude des hommes, ont d'ordinaire pour titre : *Elle et lui*, — *Souvenir*, — *Ma Nacelle rapide*, — *Espérance*, — *Maladie*, — *Contagion*, — *Partie!* — *Mourir si jeune*, — *Je n'ai*

pas vingt ans, — Attente, — Mélancolie, — La Fleur des ans, — Une Onde tranquille, etc., etc.

Après M. Cusbienne c'était M. de Savinian, et puis M. et madame de Bauxvoire, amis intimes de la maison de Saviniau.

Il y avait encore la famille Barrés, dont le fils, Rodolphe, avait étudié le droit à Paris; — ce qui est un titre à la bienveillance publique en province.

Quand Médéric arriva dans la maison de M. de Savinian, celui-ci méditait pour sa fille un riche mariage avec M. de Cusbienne. Mais c'était un projet que lui et Georges concevaient seuls.

Voilà à peu près ce qui semble le plus convenable à dire pour le moment; — nous ver-

rons dans le cours de l'ouvrage les différents rapports que ces personnes eurent ensemble.



VII

Qu'est-ce que Julia et son vieux mari?

Madame Julia de Bauxvoire avait une figure charmante et mignonne, une beauté pure et enfantine; elle était d'une rare blancheur.

Sa taille élégante déployait une souplesse et une grâce indicibles, — et quelque chose de nerveux se trahissait dans sa démarche. Ses

belles formes et ses épaules avaient une éclatante plénitude.

La rondeur de son cou, l'élégance de sa chevelure, la finesse de ses oreilles, la richesse de sa tête, s'harmoniaient avec sa main distinguée, son pied mince, la magnificence de son front et l'incontestable beauté de ses yeux.

Ainsi belle et gracieuse, Julia était mariée à un petit vieillard maigre et parfaitement chauve; mais de mœurs douces sinon tout à fait innocentes.

Julia est donc une femme que ses parents ont sacrifiée en la forçant pour ainsi dire d'épouser M. de Bauxvoire, homme infirme et maladif.

Aussi Julia n'aime pas son mari, — elle ne peut même pas l'aimer; — cela est facile à comprendre, puisqu'elle aime les beaux vers, les belles pensées, la nature, et qu'elle a d'exquises rêveries.

Qu'elle ne le trompe pas, c'est plus qu'elle ne doit, — mais qu'elle l'aime de cet amour chaste, pur et vierge d'un jeune cœur, non, messieurs les Moralistes, cela est par trop fort.

Une femme jeune, belle, faite pour vivre d'amour et être aimée, que l'on vend à un vieillard ou à un homme qui lui déplaît, aurait tort de fermer son cœur à toute volupté. Le monde ne lui saurait aucun gré de sa continence et des privations qu'elle s'infligerait. — Qu'elle vive donc gaîment; qu'elle aime et se

rende digne de l'être! — Qu'elle soit sans cruauté, qu'elle ne joue pas avec la passion, et qu'elle soit chaste et remplie de pudeur, même dans sa défaite.

Alors elle sera forte, sainte et respectable;— qu'elle développe la sensibilité et l'affection de son âme! et l'on s'agenouillera devant elle.

Les hommes qui parlent le plus en faveur de la civilisation sont les premiers à faire des choses barbares.

Comment trouvez-vous le père qui conduit lui-même sa fille dans les bras de l'homme qu'il lui assigne pour époux? Elle tremble, elle est baignée de pleurs, parce qu'il répugne à sa pudeur de jeune fille de franchir cette dernière limite. Le père la pousse, l'encourage, la soutient, essuie ses larmes.

Ce père, qui la veille se serait cru déshonoré si sa fille fut sortie seule avec un jeune homme, oubliant aujourd'hui tout sentiment vertueux, toute dignité, est le premier à la sevrer de sa candeur. Il lui ôte le voile de l'innocence; puis vient la mère qui lui dit en deux mots *ce qu'il en est*. Et le mari a acquis le droit de se permettre d'étranges licences, — justifiées par la loi.

Tout cela est infâme, et se trouve parfaitement convenable aux yeux de la société, parcequ'un monsieur en écharpe tricolore que l'on appelle vulgairement *le Maire*, les a fait signer tous deux sur un grand livre, puis a dit à la jeune fille :

— Voilà l'époux que Dieu vous a choisi, vivez, souffrez et mourez ensemble.

Heureusement que Dieu a trop d'esprit pour se mêler de ces choses-là.

O femmes victimes et sacrifiées, qui vous a fait si pauvres!... O ciel que le regard et l'intelligence ne peuvent percer, renfermes-tu leurs irrévocables destinées?.... — Quel horrible mystère cracheras-tu au visage des moribonds? — Je tombe en effroi en pensant à cela.

Console-moi, — amour, et toi aussi espoir, reste dans mon sein, aide-moi à oublier les réalités affreuses de notre espèce; épands dans mon cœur isolé tes suaves paroles de paix et transporte les inspirations de mon cerveau.

Puisse-tu me faire oublier aussi que les hommes sont, presque tous, nuisibles et vils, malades, stupides, fatigués, et surtout d'un égoïsme qui fait pitié.

Puisses-tu m'apporter de profitables méditations, et m'entraîner loin des idées positives de notre siècle !

Mais pour l'homme qui a été au fond des réalités de la vie, quelle consolation y a-t-il ?



VIII

L'antique château de Savinian était bâti sur la crête même d'un immense rocher, qui dominait la ville de Nemours.

Le site était sauvage, beau et splendide.

Cette effrayante montagne sur laquelle était assise l'ancienne forteresse, était entourée de précipices, de gorges et de gouffres sans fond

du côté de la rivière, et d'un beau parc de l'autre.

Là, il semblait que la nature avait été mêlée et mise en confusion par un bouleversement général, — ici, c'était l'art et le travail de l'homme.

Au pied du château s'élevaient des arbres robustes, des pins, des châtaigniers, des bouleaux; — le terrain était couvert d'une mousse verte et épaisse d'où s'élançaient à chaque pas des pointes de rocs.

Au loin, c'était une plaine verdoyante et fertile, puis à l'horizon une vaste et épaisse forêt.

Le propriétaire de ces beautés, M. de Savinian, était d'une noble et ancienne famille.

A l'instant où nous faisons connaissance avec

lui, il avait de cinquante à cinquante cinq ans.

Il était grand, sec, maigre et nerveux. — Son visage était pâle et tout couvert de rides larges et profondes. Ses cheveux étaient gris, mais rares, ses tempes et son front étaient nus, ses sourcils nuls et ses lèvres épaisses.

Il avait l'air excessivement comme il faut, — sa parole était douce et presque éloquente, il avait cette galanterie chevaleresque de l'ancienne noblesse française.

Il était généreux, bon, avenant et sensible; qualités sur lesquelles nous appuieront d'autant plus qu'elles deviennent plus rares de jour en jour, et qu'il les possédait au suprême degré.

Madame de Savinian était bonne et d'une

douceur ineffable ; — sa santé était souvent mauvaise.

Médéric s'amusa beaucoup dans cette excellente famille. — A peine y avait-il huit jours qu'il habitait chez M. de Savinian, qu'il s'était pris d'une belle passion pour Marie, la fille de son hôte. — C'était dans l'ordre de la nature, je ne saurais en disconvenir.

C'est que, en effet, Marie était poète ; — non pas parce qu'elle gribouillait quelques mauvais romans, — mais parce que Dieu lui avait donné une belle âme et s'était révélé à elle.

La poésie n'existe pas que dans les livres et au théâtre ; il y a des âmes qui, comme celle de Marie, la possèdent et la comprennent.

Aussi elle aimait les beaux vers, les douces pensées, les paroles énivrantes, — ses yeux étaient doux, ses mains pures, ses épaules blanches, et son visage jeune et beau. C'était une créature idéale.

Elle tenait encore plus qu'elle ne promettait, car son esprit était élevé, sa parole facile et élégante, son intelligence puissante et riche. Et puis elle était parfaitement bien élevée et avait autant de grâce que de talent.

Marie était une femme extraordinaire. — Elle s'imprégnait tout entière de la divine poésie de nos poètes; — elle frémissait, elle pleurait, elle vibrait comme un clavier.

Ce n'était pas une jeune fille seulement rêveuse et recueillie en elle-même par nature, c'était une âme forte et impressionnable qui

révélait la puissance, et qui commençait à comprendre les vastes idées et les grandes choses.

C'est ainsi que les esprits forts vivent sans cesse de leur existence morale : ils poursuivent leur tâche avec persévérance et sans relâche; — ils sont supérieurs et inquïets parce qu'ils ne sont pas compris par la foule qui ne s'occupe que d'intérêts vils et matériels et ne croit pas à la vie de l'intelligence, parce qu'elle ne peut y rien puiser.

IX

Lorsque Marie lit Byron, — sa tête divine se penche avec amour sur son livre, elle vit des pensées du poète, — elle prie et aime avec lui, et son amour et sa prière montent au ciel bleu.

Son existence est suave et pure comme un rayon de soleil, — sa raison est précoce, dis-

tinguée, perçante ; son intelligence fine, délicate et clairvoyante. — Elle est exaltée, mais sans exagération, sans orgueil, sans prétention... Elle n'a pas encore connu ces soupirs qui brûlent la poitrine, ces larmes qui gonflent la paupière, cette tristesse vague, immense, sans cause et sans but qui s'empare de l'âme séduite. Sa vie n'est dominée par aucun fantôme, par aucune de ces tourmentes continuelles qui préparent aux larges douleurs, aux déchirements, aux contemplations perfides, aux frissons horribles, et enfin à l'abandon et au doute.

Elle est un peu mélancolique, rêveuse et sentimentale. Le printemps agit sur sa sève et fait épanouir de tendres émotions dans son cœur, des désirs voluptueux et vagues... Car

la nature chante au printemps; — tout le monde aime et chante, le printemps n'est qu'un concert folâtre et gaî, — l'air se déploie en notes harmonieuses, la brise chante dans les arbres du chemin, les oiseaux chantent en s'appelant amoureusement sur les branches, les jeunes filles chantent en pensant à leurs amours, et le prisonnier en espérant la liberté. O soleil! tes rayons sont autant d'inspirations qui invitent à chanter ta gloire.

Marie chante donc avec les oiseaux et avec le soleil, — en attendant que son front devienne pâle, ses joues blanches, ses yeux languissants et son cœur rempli de regrets.

Elle s'abandonnait aux rêveries qui la saisissaient et qui, bien que mêlées de tristesse, n'avaient rien d'amer. C'était là toutes ses

douleurs. Elles se résumaient en quelques moments d'une mélancolie passagère.

Marie était trop confiante, trop crédule. Elle croyait à la passion vraie et céleste. Comme toutes les jeunes filles, elle mêlait le ciel à ses espérances. Elle sentait bondir dans son cœur l'étincelle de vie, et frémissait d'amour.

Les femmes ont, pour la plupart, dans leur jeunesse, les dispositions meilleures à aimer fidèlement. Mais le monde les dénature, la société les corrompt.

On brise en riant leur honneur et leur réputation par une parole méchante. La civilisation se dresse contre leur candeur, leur naïveté, et les en dépouille pour les rendre hypocrites, lascives. — La virginité leur devient lourde et à charge. C'est alors qu'on les met

en présence d'un monsieur jeune ou vieux, beau ou laid, inconnu, étranger, — ce monsieur s'appellera son mari.

On lui a dit :—Puisque votre fortune est *suffisante,* nous vous la donnons, elle ne sait rien et n'aime rien, faites-vous connaître et aimer, elle ne devine et ne désire rien. Prenez-la ! Voyez ses beaux cheveux, son sein mignon, son corps blanc et chaste.

C'est ainsi que les parents donnent leurs filles; et ils appellent cela les *établir avantageusement!* Et la jeune fille, ainsi violée par son mari qu'elle ne connaît pas, passe ses nuits à pleurer; elle devient pâle et elle se flétrit en silence, car elle cachait un roman dans son jeune et tendre cœur. — Ses rêves disparaissent, elle ne croit plus, — partant elle est incapable d'aimer.

Voilà la femme de la civilisation!

Ensuite elle est conduite au bal, à l'Opéra, à la campagne et dans le monde. Là elle rencontre un essaim de jeunes hommes en habit noir, qui eux aussi ont perdu leurs illusions. Ils lui parlent d'amour et de dévouement, leurs yeux sont ardents, — ils paraissent sincères. — Elle se confie, elle se livre, elle palpite de bonheur, elle renaît à la jeunesse : — mais elle est trompée. — Alors, elle pleure. — Les querelles se mettent dans le ménage; — pour avoir le repos elle fait de honteuses concessions dont elle rougit en secret. Puis elle prend un autre amant, puis deux, puis trois, dix, vingt, cent.

Elle apprend à jouir et désapprend à aimer. Elle rend en mépris à la société ce qu'elle en

a reçu en désespérance. La sève de sa vie est consumée et elle prend celle des autres; elle jouit de la jeunesse, des fleurs qu'elle n'a plus et qu'elle arrose de ses larmes. Elle se nourrit de voluptés, et s'entoure de bruit et d'élégance. Elle n'est plus simple et exaltée. Et elle s'écrie que l'amour n'existe pas.

Oh! si, il existe encore dans quelques âmes rares et bienheureuses, — qui savent aimer. Aimer c'est dépenser les nobles facultés de l'intelligence, — c'est avoir une religion, c'est avoir le sentiment des belles choses, — c'est posséder le génie de l'adoration, c'est marcher hautement la tête fière au soleil levant, — c'est s'unir à une créature capable de comprendre le bonheur qu'il y a à savourer le parfum d'une fleur, à exprimer une pensée futile, à entendre

le bruit du vent dans les arbres. — Aimer c'est se donner corps et âme. C'est se regarder en tremblant, c'est ne pas se tromper, c'est être discret et sincère, c'est guérir ceux qui souffrent. C'est être innocent, et ne pas fermer ses oreilles aux choses lamentables. C'est être gai et prévenant, — jamais défiant et soupçonneux. C'est se révolter contre les gens qui veulent perdre les cœurs.

Dieu m'est témoin que je parle loyalement, — voilà l'amour du ciel!

Et n'allez pas vous imaginer qu'il ne puisse exister en ce monde; — il a été, — il est moins qu'il n'a été, — il finira même si la démoralisation continue par n'être plus.

Chaque jour on prend aux jeunes âmes ce qu'elles ont de beau et de bon, on se raille de

leur pudeur, on leur apprend à être débauchées, libertines. Hélas! hélas! il arrive qu'elles ne peuvent plus se guérir de leur passé. La moindre émotion écorche leurs fibres encore souffrantes ; — elles ont été en but à de monstrueuses perfidies, et elles trompent à leur tour.

Cela explique comment il se fait qu'il y a au fond du cœur des philosophes et des observateurs consciencieux une ombre de mélancolie, une pitié immense, une souffrance secrète.

Combien de femmes pleurent à trente ans leur virginité d'âme, leurs espérances, et les couronnes de roses blanches dont elles paraient leurs têtes d'enfant? Combien se repentent et regrettent de n'être plus fières et heureuses, calmes et respectées?

Une extrême langueur s'empare d'elles, — leur nature a surmonté leurs forces. Leur cerveau se remplit d'une affreuse souvenance. Elles pleurent quand leurs amants les embrassent, parce qu'elles ne peuvent plus aimer, — elles deviennent pâles, froides, résignées, et elles tendent les lèvres en mourant.

X

En pensant à cette charmante créature dont je viens de vous parler, je me rappelle ce que j'ai dit quelqu'autre part, dans un livre que vous avez incontestablement le droit de lire ou de ne pas lire :

Mens blanda in corpore blando.

Marie est une âme divine dans un corps char-

mant ; — et son nom qui est aussi celui de la Vierge, renferme les mêmes lettres que le mot *Aimer.*

Sa taille est frêle et mince, délicate et distinguée, ses cheveux sont noirs et soyeux, et d'un velouté parfait, ses sourcils élégamment arqués, son visage d'une délicieuse pâleur, ses mains blanches et roses. — Elle ressemble enfin à ces gracieuses vignettes de Johannot qui représentent des jeunes filles pleines de grâces et ravissantes de beauté, mais qui cachent dans leur cœur un mal secret. Elle est dominée par cette passion du beau, — précoce et curieuse chez les jeunes filles.

Marie s'épanouit nonchalamment, comme une fleur, au beau soleil de sa patrie.

Mais elle est pâle et presque triste ; — elle

passe de longues journées à regarder le ciel comme pour y chercher le complément de son existence. Souvent aussi ses longs cils noirs, qui ajoutent encore à la pâleur de son intéressante physionomie, se mouillent de larmes involontaires ; — larmes chastes et douces, rosée pure et bienheureuse qui soulage l'âme, tendres émotions de jeune fille !...

Marie était d'une simplicité touchante dans sa tenue, son langage et ses manières.

La simplicité chez une femme est une rare vertu.

Une femme doit être soigneuse de son corps, coquette de ses beautés ; mais l'usage de ces soins ne doit point être un abus.

C'est le fait des femmes laides de se parer de

mille ornements; — la beauté réclame des soins, mais ne veut pas de parure, le bon goût règle seul sa mise.

Il y a ensuite une foule de poses nonchalantes, naturelles et paresseuses qui embellissent une femme beaucoup plus que sa coquetterie et ses efforts pour être belle.

Bientôt Marie aima aussi Médéric. Ils s'aimaient sans se le dire, sans qu'un regard soit venu trahir la douce pensée de leur âme, — elle l'aima naïvement comme une jeune fille, ignorante et pure.

Leur amour ressemblait à celui de *Paul* et *Virginie*; — c'est toujours ainsi que commencent ces premiers amours, si tendres, si purs, qui gâtent quelquefois toute la vie.

Les amours d'enfance ressemblent aux pre-

miers parfums des fleurs, — les plus suaves, les plus enivrants. Ces impressions délicieuses laissent de profondes cicatrices aux blessures qu'elles font.

Oui, la vie tout entière d'une jeune fille peut être empoisonnée à jamais par les premières révélations de son âme, dont les élans et les joies tombent ensuite comme autant de roses. Alors son enfance se souille et sa jeunesse se flétrit un matin, joyeuse encore.

Médéric était décidé à sacrifier pour Marie sa vie de jeune homme, si fraîche, si riante, quoique sillonnée de fatigues et d'angoisses.

Comme il aime Marie!...

Il la voit sans cesse dans ses songes; il la voit avec son attitude molle et voluptueuse et ses regards purs et tendres; — charmante vi-

sion qui se mêle à toutes les pensées de son cerveau, embrâse son âme et la caresse de notes harmonieuses.

N'est-ce pas, Médéric, que tu aimeras longtemps cette belle et gracieuse enfant?......

Entends sa voix qui saisit le cœur, elle se mêle avec une douce harmonie aux brûlantes mélodies de la nature.

Sois heureux et sans défiance! — car le bonheur est de peu de durée, et nous devons en profiter vîtement.

Elle aussi, elle t'aime. — Vous êtes inondé de la même foi, du même amour; — amour naissant mais fort et qui promet une longue durée.

Sois donc tout entier à l'espoir, à l'amour et à l'avenir; — avenir de fleurs et de gloire!

XI

Depuis que Médéric aimait Marie, il ne pensait qu'à se faire un nom, il rêvait la gloire. Il aurait travaillé pour Marie de grand cœur; — pour vivre près d'elle, il aurait accepté toutes les conditions.

Je vous ai dit qu'il était né dans les Pyrénées, ce qui justifie l'opinion reçue que les hommes

de talent nous viennent presque toujours de la province.

Après cela, c'est une chose vieille et connue, une vérité rabâchée.

Il est vrai que ceux qui sont nés à Paris n'ont littéralement pas de patrie.

Car qu'est-ce qu'une patrie?

— C'est la poésie des lieux, c'est l'église du village dont la flèche se perd dans la nue, c'est la vague de l'océan qui vient se briser sur la grêve, c'est le matin le lever du jour, c'est le soir le coucher du soleil avec ses regards rouges sur la mer.

La patrie, c'est le cri des petits oiseaux, la senteur parfumée des bois, les grandes harmonies du vent,—et les souvenirs éternels que nous gardons de tout cela!

Paris est un grand marché où on exploite tout : —la pudeur, la vertu, le talent, le cœur, la poésie, la beauté et la jeunesse ; — toutes choses qui n'ont de prix que quand on les donne, et qui, une fois données, sont plus précieuses que toutes les richesses de la terre.

On y fait aussi commerce de grandes infortunes, avec ironie et cynisme ; — on y écrase de belles choses, on y élève des choses laides, des idées ignobles et dépravées.

En revanche, il y a des philantrophes qui discutent et qui feignent de s'attendrir sur ces maux.

Ils parlent longuement sur les choses lamentables et pauvres ; — ils simulent une compassion oiseuse et stérile. Ils torturent les Blancs et s'appitoient sur le sort des Nègres.

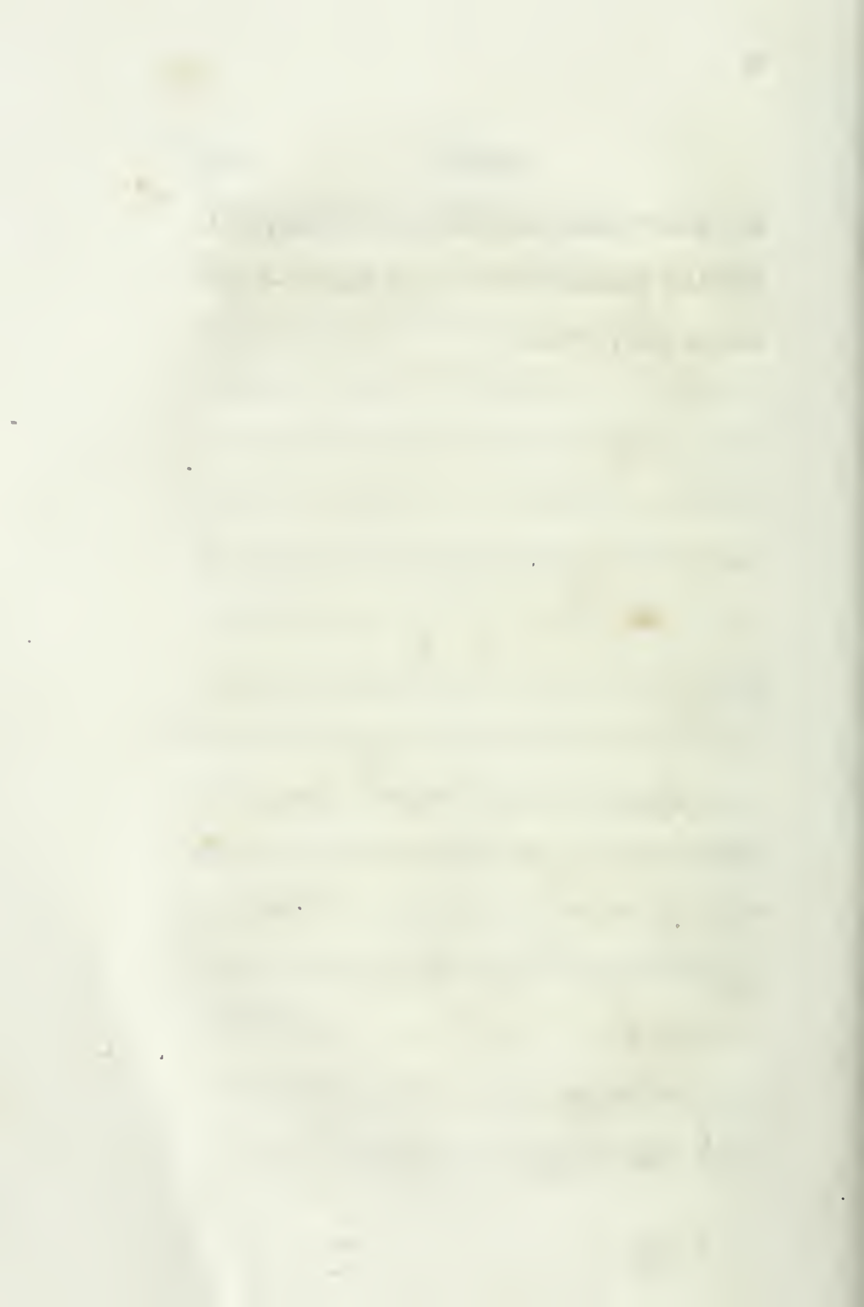
Ils plaignent les affamés qui ramassent, — livides et flétris, — les miettes de pain moisi que le puissant jette au ruisseau, ils font plus, les philantrophes, — ils pleurent sur le besoin des indigents, ils pleurent sur la prostitution des filles de joie, sur le vice rongeur ou la misère hideuse qui les jette dans les bras de la turpitude.

Ils pleurent encore sur bien d'autres folies, sur bien d'autres nécessités qui font saigner le cœur, — ils pleurent mais ne soulagent pas; — ils parlent et déclament, mais ne tendent pas la main aux créatures qui chancellent. Maudits soient-ils, les bavards! les seuls fléaux de la société!

Je le déclare, leur talent est fort primitif!

Nous ne voulons plus de larmes ni de paro-

les, nous voulons des faits, de la charité, de la véritable philantrophie, —peu importe le sentiment qui l'inspire.



XII

De la gloire.

A propos de la gloire que rêvait notre pauvre ami Médéric, il est bon de dire deux mots.

Je ne sais plus qui a dit que la France produisait plus de grands hommes qu'elle ne peut en consommer, — toujours est-il que cela est fort juste.

En fait de gloire et d'honneurs, je crois qu'il serait bon de dire comme ce jeune enfant auquel on demandait : Lequel aimes-tu mieux de ton papa ou de ta maman? Et qui répondit : — J'aime mieux de la viande!

En effet un des plus grands honneurs qu'on peut rendre en France à un homme, ce n'est pas de lui donner la croix, parce qu'on la donne aussi à des drôles et à des mouchards, mais bien de lui faire manger du veau.

Quand le roi fait à ses ministres l'honneur de les admettre à sa table, il leur fait consommer une foule de veaux.

Dans les repas de la liste civile, dans les banquets que les députés s'offrent volontiers à eux-mes, et dans toutes les autres réunions de la

même espèce, c'est du veau, toujours du veau.

Celui qui en mange le plus est le plus honorable et le plus vertueux.

— Honneur et vertu, quelle horrible prostitution!



XIII

Quelques particularités sur notre héros.

Par une pâle matinée d'hiver, dans une maison propre et joyeuse de Mulhortès, — village niché comme un nid d'aigle au sommet des Pyrénées, non loin de Bayonne, — dans un lit placé au fond d'une alcôve, une dame mit au monde un fils. — Ce fils s'appela Médéric.

Il passa les premières années de sa vie dans la joie et dans l'abondance, s'amusant à être méchant, et à ne pas vouloir apprendre à lire. Plus tard, lorsqu'il eut grandi, il alla au collége. De temps en temps, il revenait embrasser sa mère, et revoir la tour gothique qui s'élève à Mulhortès et semble défier la mer qui bat au loin.

Son père mourut, et il n'alla plus au collége. Puis il voyagea, et un jour qu'il revenait bien las, il ne retrouva plus sa pauvre mère sous les marronniers verts du jardin. C'était là qu'elle lui avait donné le baiser d'adieu, en lui disant : — Va, mon fils, sois heureux et honnête; je te bénis. Si jamais quelque tempête gronde sur toi, reviens, mes bras te seront toujours ouverts.

Il pénétra dans la maison ; mais sa mère n'y était plus. — Ce fut au cimetière qu'il fut contraint de l'aller chercher.

Hélas! il n'avait plus de mère!...

Pauvre enfant! pourquoi n'est-il par mort sur la pierre froide qu'il arrosait de ses larmes?......

Il partit, et se sentit seul avec sa religion et ses espérances.

Quoiqu'il n'eut alors d'autres besoins réels que ceux de dormir, — de manger, — de boire, — de rêver, — il soupçonnait déjà vaguement une femme selon son cœur.

Il voyait dans ses rêves une femme ; — il lui semblait qu'il avait quelque chose à attendre

d'elle, et qu'il avait à son tour à mettre à ses pieds un bonheur céleste.

Alors, — dans ces moments de pressentiment, — il sentait au fond de son âme quelque chose de grand, quelque chose de noble, une divine tendresse, quelques larmes chastes et délicieuses.

Ces idées nouvelles se nourrissaient dans la solitude.

Vous avez vu comment le doux rêve de cette heureuse époque d'enfance prit des formes réelles à la vue de Marie.

C'est pourquoi Médéric goûtait dans le château qu'il habitait, — sous le même toît qu'elle, des bonheurs immenses et inconnus qui fécondaient son âme.

Une autre vie plus animée, plus accidentée de joies et de larmes, lui ouvrait les bras.

XIV

Chapitre rempli de la plus saine philosophie.

A vrai dire, — Médéric s'amusait à la campagne de M. de Savinian. — Il en était venu à se figurer qu'il était un des pachas de l'existence. — Le calme qui l'entourait reposait délicieusement ses organes du bruit parisien. — Médéric ne faisait rien, — et pourtant sa vie était remplie, — il occupait gravement son temps, — il pensait!

Il avait oublié son ambition, et ne travaillait plus.

Il y a des gens qui se font députés, maires, préfets, afin de ne pas rester oisifs. O les pauvres occupés! ils ne savent pas que la plus grande, la plus naturelle des occupations est de se coucher sur l'herbe en regardant le ciel, et en se laissant aller à la rêverie et à la méditation. N'est-ce pas la plus noble des occupations que d'admirer la nature?...

Médéric était richement organisé; il avait cette paresseuse oisiveté très philosophique dont nous parlons. — Rêver et aimer, pour lui c'était vivre, c'était laborieusement travailler.

Il passait ses journées à courir dans la campagne et dans le parc; il jouait aux boules

avec M. de Savinian, — il admirait et cueillait les fleurs, il arrosait le jardin, il lisait quelques bons vers, et son âme s'emplissait de tendresse et de poésie. Il montait à cheval, il courait comme un enfant après les papillons qui volaient dans l'air.

Ces occupations étaient graves et remplissaient ses journées. — Il vivait en vrai penseur.

Car quel est le but de la vie? — De passer son temps le plus agréablement possible, et d'oublier qu'il faudra mourir.

Dépêchons-nous donc d'aimer et d'être heureux..

Ainsi, mes amis, méprisons de toutes nos forces la sagesse des *vrais sages* et tâchons de garder dans notre vie tout ce qu'elle renferme de jeunesse, de croyances et de parfums. Ne

réduisons pas notre cœur aux réelles proportions qu'on lui assigne.

— La vie sans passions, sans nobles ambitions, sans AMOUR, serait une pâle et petite chose dont on ne saurait se débarrasser trop réellement.

Aimons donc, afin de pouvoir porter la tête haute. Il est telle heure dans la vie, quand on aime, où l'on a plus joui et plus vécu que pendant un siècle ! Le temps paraît d'autant plus long qu'il est moins bien rempli.

Méderic avait donc raison de se laisser aller à ses gracieuses fantaisies et à ses douces pensées d'amour.

Ces rêveries qui se rapportaient toutes à Marie, lui inspiraient un sentiment religieux et faisaient qu'il n'osait ni élever les yeux, ni appuyer les pieds, de peur de voir s'envoler ce charme mystérieux.

XV

Tous les jours c'étaient de nouvelles promenades et de nouveaux plaisirs au château de Savinian.

Médéric avait trop respecté les femmes, pour qu'elles le comprissent; — je veux dire les femmes en général.

Dans les premiers temps, Marie parut jouer avec l'amour de Médéric; — elle le raillait avec une gaîté et un enjouement mêlés de tendresse.

Pour cette raison, lorsqu'il avait rencontré

Marie, — femme qui faisait exception, — son âme s'était détachée pour aller au-devant de l'âme de la jeune fille.

Et lorsqu'il avait cru d'abord qu'elle le raillait, il avait été vivement affecté, car il l'aimait bien, car il eût voulu travailler pour elle comme un mercenaire.

Il ne faut jamais plaisanter l'amour de quelqu'un, parce que l'amour est souvent une folie, — et qu'on doit de la pitié et du respect aux fous, et non des mépris.

D'ailleurs, presque tous les hommes ont une folie à eux plus ou moins bête, plus ou moins grande et noble.

Il y en a qui sont fous parce qu'ils poursuivent, pendant toute leur vie, l'espoir d'avoir un morceau de chiffon rouge à leur boutonnière; — d'autres l'espoir de s'entendre

appeler *monsieur le député, monsieur l'ambassadeur, monsieur le ministre;* — et il y a enfin la folie des poètes qui consiste à admirer et à aimer les belles choses, les belles idées et les belles créations de Dieu : — folie respectable qu'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir.

Un matin, il y avait quelques jours que Méderic était à Nemours, il se trouva dans le salon avec M. de Savinian et Marie. — Madame de Savinian était souffrante.

L'appartement où ils étaient avait une élégance moderne et somptueuse; on voyait de suite qu'il y avait là une existence de femme ou de jeune fille, et cela à mille petits riens, mille ornements beaux et précieux par leur contact même avec cette existence, et par leur extrême simplicité — petites choses oubliées et semées çà et là avec une grâce et un désor-

dre admirables. — Il régnait au milieu de tous ces joujous une poésie calme, parfumée, innocente.

On parla d'abord de la nature, de Dieu, puis du hasard ; — toutes choses sur lesquelles le peintre déploya une richesse extrême de pensée, et une philosophie profonde et religieuse qui plût beaucoup à son hôte.

Ensuite, dans la conversation, M. de Savinian dit :

— Il y a des hommes bien maltraités par le destin.

Phrase assez banale, mais qui néanmoins plongea Médéric dans des réflexions pénibles. Il répondit :

— Oui, il y a des hommes qui sont condamnés à mener une vie solitaire, errante, manquée et malheureuse. Malheureux celui qui n'est plus enfant !

Cette phrase triste et poignante resta sans réponse. — Marie poussa un soupir et jeta un regard aimant et tendre au jeune artiste. — Médéric la remercia par un autre regard ; l'espérance lui était revenue.

Alors il rêva à la gloire, et à se faire un nom.

Il fut heureux toute cette journée, car le bonheur, — c'est l'amour.

En vérité l'amour est la seule occupation pour laquelle Dieu nous a créé, — ce doit être la seule pensée de notre âme.

Nous devons d'autant plus aimer et nous efforcer de l'être que le temps passe ironiquement sans que nous puissions le rattraper jamais.

A quoi serviront vos scrupules, mesdames? Tout cela n'empêche pas de mourir. Votre

jeune poitrine douce et blanche se fanera, vos beaux yeux se fermeront, quand viendra l'heure de l'agonie, — et pour ne plus se rouvrir! O mon Dieu! la plus jolie bouche reste sans haleine et s'ouvre pour ne plus se fermer.

— Ne soyez donc pas plus coquette que n'était Marie; — que celui qui vous aime soit aussi dévoué pour vous que Médéric l'était pour elle!

Afin que lorsque vous arriverez au terme du voyage sanglant, vous n'ayez à regretter que la vie seule, afin que vous ayez vécu non-seulement votre vie, mais encore la vie de votre amant.

Croyez-moi, n'arrachez pas vous-même à votre âme les aîles d'amour qui doivent la porter au ciel.

XVI

Dans la paisible et pure existence des jeunes filles, au milieu de leurs calmes et candides espoirs d'enfant, vient un moment délicieux où l'amour épand ses rayons dans leur âme. Alors pour elles la nature se pare d'attraits nouveaux et inconnus, le soleil de feux pas même soupçonnés; — alors les fleurs et le

chant des oiseaux procurent une harmonie enivrante et de chaleureux désirs à leur cœur fécondant. Leur cerveau s'exalte et leurs lèvres sourient joyeusement. Elles devinent l'amour et en jouissent avec abandon et confiance, sans le comprendre encore. — L'amour est le phare allumé par la Providence pour éclairer la vie. —Les jeunes filles sourient et sont heureuses. Elles commencent à vivre, puisqu'elles commencent à aimer; elles souffrent, et cette souffrance est douce, remplie de joyeusetés et de charme.

Ce moment était arrivé pour Marie; elle aimait, jouissait, souriait, s'épanouissait, et souffrait avidemment, comme nous venons de le dire. Elle devint presque coquette pour plaire à son amant, et fière de sa beauté. Elle alla même jusqu'à se prendre d'une admira-

tion candide pour sa personne. — Elle se trouva belle. — Pour la première fois elle contempla complaisamment son corps blanc, ses formes suaves, son teint frais, attrayant, en un mot toutes ses chastes et mystérieuses beautés. Mille pensées vagues, enivrantes, folles, confuses, naissaient en son esprit, se croisaient, se multipliaient, se combattaient, s'effaçaient, s'abîmaient, se renouvelaient et se grandissaient tour à tour avec une éblouissante promptitude, semblables aux *étoiles du Bengale* d'un feu d'artifice. Les harmonies de son cœur se mêlaient aux harmonies du ciel, et faisaient entendre à son ouïe intellectuelle un concert divin, aux notes changeantes, mélodieuses, aux sons bleus, palpables et célestes comme des rayons d'espérance.

Ensuite vinrent pour elle de tumultueuses

appréhensions, des jalousies vives et fertiles en souffrances, des craintes pusillanimes.

Malgré cela, Marie sortait de ce type de femmes constituées parfaitement, et dont la beauté surprend et terrasse pour ainsi dire la pensée. A ses formes sans reproche, à son visage velouté, à sa voix fine et pure, à sa bouche rose, à son col rond, à ses yeux chastes et qui faisaient rêver, elle joignait cette suavité distinguée de sentiments élevés, grandioses, nobles, dont les anciens Romains semblaient vouloir imprimer le cachet à leurs tableaux et à leurs sculptures.

La figure de Marie reposait l'âme, en même temps qu'elle l'élevait.

O quelle plume habile pourrait reproduire la céleste douceur répandue dans ses traits,

et l'expression tout à la fois modeste et fière de ses yeux qui trahissaient une virginité splendide, pudique, chrétienne comme celle de la mère de Jésus-Christ !...

Médéric et Marie se virent seuls dans le parc. Elle chercha à questionner sa grande âme.

— Voilà une belle matinée ! dit-elle. Et elle se mit à cueillir des fleurs en riant, en sautant comme une petite fille, pour cacher aux yeux du peintre son émotion.

— Votre parc est bien beau ! fit-il à son tour.

— Oh ! comme on est heureux de posséder des jardins et une grande maison à soi ! n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, répondit-il en souriant amèrement.

On est heureux d'être riche, mais on est à plaindre de s'en faire gloire.

Marie, dont l'âme était bonne et sensible, sentit qu'elle avait laissé échapper une exclamation blessante, et s'efforça de réparer sa faute.

— Je crois, dit-elle, qu'il est une autre richesse que celle de la fortune.

— Mais elle est appréciée par bien peu de personnes!...

Marie continua à cueillir des fleurs; elle était mécontente d'elle-même, et craignait d'avoir froissé l'âme susceptible de Médéric. Ils se promenèrent long-temps en silence; ensuite Marie dit:

— Vous devez être bien content, monsieur, de voyager tout en travaillant? Hélas! nous

autres femmes, nous ne pouvons pas nous procurer ces bonheurs d'artiste. On nous fait un crime de nos moindres instincts, et même de nos qualités.

— Eh! mademoiselle, n'avez-vous pas votre or, vos jardins et vos maisons pour vous réjouir l'âme? N'enviez-vous pas notre manière de vivre, de voir, de sentir et d'aimer?

Il prononça ce dernier mot à voix basse; mais Marie l'entendit et devint rouge. — Elle se crut indigne en ce moment de l'amour d'un homme aussi supérieur, et si délicatement grand dans sa pauvreté.

Elle était fatiguée, et s'appuya sur Médéric; lui était ravi de soutenir sa marche et de sentir la douce pression de son bras sur le sien. Leur entretien s'anima peu à peu, — il

devint vague, intime; une sorte de familiarité fraternelle s'établit entr'eux et les mit à l'aise; mais une familiarité de leur goût, naturelle, assez libre pour faciliter l'épanchement, mais pas assez pour laisser même percer un doux aveu. Il fallut traverser un faible ruisseau, et Médéric prit Marie dans ses bras pour que ses jolis pieds ne se mouillassent pas. Elle était honteuse et contente. Lui aurait voulu que le parc s'agrandit à mesure qu'ils marchaient, afin qu'ils ne pussent jamais voir le terme de cette suave et solitaire promenade. Elle partageait en secret son dégoût de retourner à la maison, et le regardait avec un abandon plein d'innocence et de volupté.

Un peu avant que d'arriver, Marie donna une moitié de son bouquet à Médéric, et plaça l'autre dans son sein. — Lui le baisa mille fois et courut le cacher soigneusement.

XVII

Le lendemain, Julia de Bauxvoire fit une visite à son amie, et M. de Cusbienne vint chez M. de Savinian. — Médéric, usant du droit qu'a tout homme d'en juger un autre, décida en lui-même que George de Cusbienne était un sot et un grand fat.

Cependant cet homme riche jouissait d'une grande considération. Il en est toujours ainsi,

le monde nous estime en raison inverse de nos services et de nos capacités, mais en raison directe de nos écus.

M. de Cusbienne faisait très bien la tapisserie ; — mais il était riche ! et dans le monde le pauvre a toujours tort. Il n'y a dans la nature ni riches ni pauvres.

La visite de M. Georges ne fut pas longue ; il parla d'affaires avec le maître de la maison qui le reconduisit jusqu'à sa voiture.

Ce jour même, Médéric écrivit à Marie la lettre suivante :

« Depuis que le hasard m'a conduit dans cette maison, — hasard dont je remercie le ciel, — j'ai senti mon âme saisie de mille émotions suaves et tendres.

« Je vous aime, Marie; pardon si je vous l'écris; mais je n'osais vous le dire. — Et si je parais le front riant devant le monde, mon cœur se brise et ses harmonies s'enfuient. Mais lorsque je suis seul, mon âme s'enivre du souvenir de votre figure si pleine de bonté, et je sens que je vous aimerai toute ma vie; — car je vois sans cesse votre regard d'ange si pur et si beau.

« Permettez-moi de faire votre portrait; — et puis je partirai, emportant dans mon cœur le triste souvenir de votre beauté et de votre âme élevée et noble.

« Répondez-moi, je vous en conjure, — que j'aie quelque chose qui me vienne de vous, quelque chose qui soit à moi seul, que personne ne puisse ni voir ni deviner; — que je

puisse pleurer sur les caractères tracés par votre chère main.

« MÉDÉRIC. »

Marie lui répondit :

« MONSIEUR,

« J'ai été étonnée en recevant votre lettre... si mon père consent à ce vous fassiez mon portrait, je ferai sa volonté.

« Mais de grâce, monsieur, ne me poursuivez pas ainsi de vos regards ; — votre âme est trop noble pour chercher à remporter une victoire qui serait trop peu disputée......

« Si mon père veut faire faire mon portrait, je vous le repète, j'obéirai.

« MARIE. »

Médéric était sûr d'être aimé, et son bonheur

était à son comble; — il ne vivait que par le cœur.

Cependant il répondit la lettre suivante à Marie :

« Marie, que Dieu vous pardonne le mal que m'a fait votre lettre. Hélas ! je vous savais bonne et aimante, et j'osais espérer une plus douce parole. Le cœur qui souffre a tant besoin de consolations et de paroles amies !

« Marie, je donnerais volontiers ma vie pour un regard de votre âme.

« Oh! redevenez bonne et charitable. Regardez autour de vous, votre père et votre mère que vous entourez de soins et d'égards, vos amis qui sont fiers de vous, et dites-moi si, parmi toutes ces affections pures et délicates, il n'en est pas une qui manque à votre bonheur.....

« Cherchez bien, et retrouvez quelque consolation pour mon cœur.

« MÉDÉRIC. »

Depuis lors, Marie et Médéric se trouvèrent encore seuls; — ils ne se dirent pas un mot d'amour, mais Médéric prit la main de Marie, et la porta à ses lèvres. Et ce fut tout.

Et maintenant que notre lectrice ne jette pas le blâme sur nous, à cause de la tiédeur et des lieux communs qu'elle trouvera dans ces lettres d'amour, — elles ont le grand mérite d'être naturelles.

Quelques heures après, le peintre écrivait à Marie la lettre qui commence le chapitre suivant.

XVIII

Médéric à Marie.

« Le seul besoin de mon cœur est d'aimer ; aussi une pensée de peine et contraire aux vœux de mon âme ne peut demeurer long-temps dans mon cœur.

« Marie, je n'aurai de vie qu'autant que vous me direz d'en avoir, car je suis à vous pour toujours.

« Dites, je suis prêt à tout pour vous; — si vous avez des ennemis, je les tuerai; des amis je passerai ma vie à les entourer de soins, — je les aimerai parce qu'ils vous aiment.

« Pauvre fou que je suis! Pourquoi ai-je voulu étudier la peinture?... Pourquoi ai-je quitté mon pays pour voyager?

« O beaux lacs et chères montagnes de mes Pyrénées, pourquoi ne suis-je plus près de vous?.....

« Et cependant il me semble que j'ai quelque chose dans l'âme de supérieur à ma destinée mauvaise.

« Depuis que je vous connais, mes idées ont bien changé! je me suis créé d'abord un avenir riant et heureux; — dans mes songes vous étiez

près de moi, toujours avec ma pensée comme mon bon génie.

« Mais maintenant je n'appréhende rien d'heureux pour l'avenir.

« Je n'ai plus rien en moi qui m'appartienne, je vous ai tout donné. Mais vous, ne ferez-vous donc pas aussi l'aumône d'un mot d'amour à celui qui vous aime tant?....

« Si jamais je fais quelque chose, si mon nom excite un jour l'admiration, ce sera pour vous que j'aurai tout fait. — Je suis votre esclave, votre créature, soyez ma providence, ouvrez-moi vos bras pour pleurer. — Mais un peu d'amour, car je souffre, un peu d'amour pour vivre et pour mourir. »

Médéric écrivait avec son cœur. Quand on aime, la vie paraît belle; il semble qu'on est

assez fort pour mépriser ses sottes vanités, elle paraît d'elle-même le plus grand des bonheurs.

Il semble que l'on serait heureux de passer tout son temps à se coucher dans l'herbe aux pieds de la femme que l'on aime, à regarder le ciel dans ses yeux, et à sentir sa chevelure chassée sur les lèvres par la brise. Mais hélas ! qui peut lire dans l'avenir ? Qui peut vous assurer la durée de ces moments d'enivrements, dans lesquels on se sent mourir avec délices, dans lesquels deux êtres n'en font qu'un, tandis que leur vie est dans leurs baisers ! Qui oserait dire que Médéric sera toujours fidèle à Marie ?

XIX

Marie à Médéric.

« Je n'avais pas l'intention dans ma réponse de vous offenser ; — votre âme est trop inquiète et trop ombrageuse.

« Rassurez-vous ; — croyez en Dieu et au bonheur.

« Vous m'avez dit que quelques paroles de

bonté et de douceur pouvaient vous rendre la vigueur de vos pensées et de votre existence.

« Je puis vous dire d'espérer, en Dieu il n'abandonne jamais ceux qui ont foi en lui. »

« Oh! si vous aviez une seule fois goûté la millième partie des plaisirs que l'on goûte quand on aime et quand on est aimé, quel serait votre repentir! Vous diriez en soupirant : combien, hélas! j'ai perdu de temps! Il est perdu, tout le temps qui ne fut pas consacré à l'amour. »

— Le Tasse. —

Amour.

A propos de l'amour, je me rappelle un certain refrain que voici :

Nos amours ont duré toute une semaine,
Ah! que du bonheur les instants sont courts!
Ils ont duré huit jours; c'était bien la peine,
Le temps des amours devrait durer toujours!

J'ai plusieurs raisons pour croire que ce refrain est excessivement vieux. — Une des meilleures, c'est que j'ai entendu dire que ma grand'mère le chantait souvent pour charmer ses loisirs.

Dans un de nos anciens vaudevilles, si gais, si spirituels, on remarquait sur l'amour les couplets suivants :

C'est l'amour,
L'amour, l'amour,
Que fait le monde
A la ronde,
Et chaque jour
A son tour,
Le monde
Fait l'amour.

Que fait une nouvelle actrice
Qui veut s'assurer un succès,
Que fait une jeune modiste
Pour se mettre en vogue au palais ;
Que font dans les coulisses
Les juges, les docteurs ;
Et que font les actrices
Avec certains auteurs ?...
C'est l'amour, etc.

Sur les rochers les plus sauvages,
Dans les palais et les vallons,
Dans l'eau, dans l'air, dans les bocages,
Sous le chaume, dans les salons,
Que font toutes les belles,
Les amants, les époux,
Que font les tourterelles,
Et même les coucous ?...
C'est l'amour, etc.

Ces couplets sont d'autant plus ingénieux qu'ils sont parfaitement vrais ; — et la musique est délicieusement conforme aux paroles.

Il y a deux amours non moins violents que différents : — l'amour pur et libre, — et l'amour rempli d'impulsions positives et sensuelles.

L'un rend plus sensible, l'autre plus irritable.

Shakespeare a représenté ces deux amours dans *Roméo*.

Le premier exige de l'énergie et de la jeunesse morale ; l'autre, de la vigueur physique

L'un vient de Dieu; — et l'autre, comme une conséquence inévitable de notre organisation, vient de notre nature viciée.

L'amour du ciel laisse de profondes rides dans le cœur qu'il a occupé, parce qu'il est nécessaire au cœur, comme la nourriture au corps; — l'amour brutal ne peut, dans ses manifestations, qu'être prompt comme une étincelle électrique; — aussi disparaît-il dès sa lassitude, tandis que notre âme, inondée de volupté, garde éternellement le souvenir de l'amour, beau, céleste et impossible, qu'il ne faut pas surtout confondre, toutefois, avec un sentimentalisme exagéré.

L'amour adoucit les mœurs; il rend brûlant près de la femme aimée, — et loin d'elle il répand dans l'âme une douce et religieuse mélancolie.

L'amour du ciel c'est la passion soumise, esclave et respectueuse, qui est au comble de l'enivrement sous les doux regards d'une amante adorée, c'est l'amour platonique qui se contente d'une parole consolante; — c'est l'amour qui attend dix ans une faible et fragile sensation, comme un serrement de main, — c'est l'amour qui fait venir l'âme sur les lèvres qui baisent le front pur et les cheveux parfumés de la femme aimée, — c'est l'amour passif, souple, obéissant, à genoux, baigné de larmes. C'est l'amour qui n'espère qu'une fleur, qu'un chaste sourire, et qui n'ose jamais murmurer; c'est l'amour blessé, brisé, décoloré, amaigri par le dévouement, les privations, et qui n'exige rien; c'est l'amour qui s'immole de gaîté de cœur pour le bonheur de la créature qui l'a fait naître, qui lui sa-

crifie tout, — c'est l'amour lésé, battu, méconnu, idéal, qui n'aspire que la sympathie.

Cette sorte de passion existait dans le cœur de Marie. — Médéric la comprenait aussi, mais sur des proportions moins grandes peut-être.

Cet amour devient plus rare chaque jour, et finira par disparaître tout-à-fait, de même que ces auréoles de feu, mystérieuses constellations qui apparaissent pendant quelques belles nuits d'été, et se dissipent avec l'aurore, tristement et comme à regret.

Malheur donc aux quelques âmes qui ont conservé cette exaltation sublime où s'élève la passion! malheur aux jeunes gens qui espèrent! malheur à celui qui rêve une femme fidèle et sans coquetterie! car ils ne trouve-

ront que des femmes de chair, fières, capricieuses, calines, trompeuses, qui les tueront en riant. — Malheur à eux! car le vent du doute sifflera sur leurs têtes, semblable à la plainte d'un mort; ils fermeront les yeux dans le bonheur et les rouvriront sur un lit de douleur. Et ils blasphémeront, ils diront que la vie est un sarcasme amer, un songe ridicule. Leur cœur se fermera à toute joie, — et les malheureuses femmes qui les auront rendu ainsi, s'écrieront qu'ils sont sans âme, qu'ils n'éprouvent aucune ardeur, que leur nature manque de cette organisation nerveuse et exquise qui réunit les plus grands désirs de la matière aux plus harmonieux concerts de l'esprit.

Je veux bien admettre qu'il y ait encore un

très petit nombre de femmes vraiment dévouées, vraiment saintes et pures, vraiment intelligentes et dignes des âmes nobles. Mais par combien d'amours charnels et vulgaires nous faut-il passer pour rencontrer cet amour unique et sans défaut, cette passion céleste et voilée! C'est donc une inexorable et fatale vérité, — chercher dans la vie réelle cet amour parfait et éternel, est une folie. Il n'existe pas!..... Le comprendre et l'apprécier est déjà un immense et merveilleux travail de l'intelligence. S'il existe, peut-être, — c'est dans l'infini.

Que faire sur la terre?

S'il n'y a pas d'amour, — que faire?......

Il y a bien encore des femmes assez honnêtes, assez décentes, assez sincères pour ne jamais

avoir plus d'un amant à la fois. Mais combien de fois en changent-elles ?.....

L'amour qui approche le plus de la perfection, est celui que l'on éprouve pour une jeune fille pudique et chaste qu'aucun homme n'a jamais aimé. — Dites-le moi, ô poètes, rêveurs divins, — pourriez-vous aimer une femme que d'autres auraient possédée, et qui aurait aimé déjà ? — A vos yeux ce serait une créature déchue, et ce qu'elle vous inspirerait serait une inclination mesquine, étroite, — et une grande pitié.

N'appelons donc pas *honnête* la femme qui aime deux ans un homme, deux jours un autre, et quelques mois un troisième amant. — Non! la femme honnête est celle qui n'aime qu'une fois, sans vanité, sans argent, sans orgueil,

avec dévouement et patience. De même que le galant homme n'est pas le Monsieur au visage ovale, au nez aquilin, aux traits réguliers, aux manières polies et aux cheveux soigneusement bouclés, qui offre volontiers son bras. Le galant homme est l'amoureux modeste, empressé, prévenant, délicat et discret, qui cherche à cacher son amour et à en savourer les délices en secret. C'est l'homme à genoux, muet, en adoration.

Aussi l'homme qui sera béni au ciel n'est pas celui qui a tenu dans ses bras le plus grand nombre de femmes robustes et avides de plaisir. Celui-là sera sans souvenirs, — il aura trop possédé et jamais aimé.

L'homme chéri de Dieu sera l'amant simple et sans orgueil, que les gens de ce monde

auront traité d'insensé, de rêveur, et que les femmes auront raillé; —ce sera le jeune homme qui sanglotte aux pieds de l'unique femme qu'il aime, qui, lorsqu'il baise ses lèvres, lui fait mille serments d'amour vrais et durables, et sent l'infini lui entrer dans le cœur.....

Les heureux au ciel sont ceux qui ont chanté avec les oiseaux, qui ont aimé avec les Anges et prié avec la nature.

Médéric et Marie étaient du nombre de ces âmes exceptionnelles qui savent aimer.

Leurs cœurs avaient des désirs comme leurs corps.

Les deux amants intelligents rêvaient un bonheur noble et calme.

Marie était bien digne de Médéric !

Croyez-vous qu'il suffise qu'une femme soit belle pour être digne d'un amant dévoué ?

Croyez-vous, par exemple, que la femme qui cache des intrigues sous l'officieux manteau du mariage, soit digne d'amour ?

Toujours est-il que Médéric était tout entier à Marie.

Si parfois une pensée étrangère à sa passion venait traverser son cerveau, cette pensée était pour sa mère et pour le pauvre petit village de Mulhortès qui avait vu ses premiers rires, ses premières larmes, les chagrins et les joies de sa tendre enfance.

XXI

Le souvenir d'une mère.

Médéric, pauvre enfant des bois et des campagnes, habitué à sentir le vent soulever ses cheveux, à voir, tous les jours, se lever et se coucher le soleil, se demanda s'il y avait des trésors capables de remplacer, pour lui, la petite maison grise de Mulhortès que la lumière inondait de tous côtés, les rivages de la mer

mouillés et blanchis par les éternels embrassements des vagues, et les bruyères fleuries qui avaient secoué leurs parfums sur son berceau.

Les souvenirs de son enfance heureuse inondaient son âme de leurs mélodieuses poésies.

Il revit, en idée, la tour mystérieuse dont l'architecture lui avait toujours semblé bizarre et fantastique comme un rêve, et les enfants qui jouaient à ses pieds; puis passa devant lui son père fumant sans beaucoup de souci, suivi de quelques figures connues; après eux, la population entière de Mulhortès, chantant, dansant, médisant, caquetant par groupes, devant la porte, à la fin du jour; et sa mère regardant tristement le couchant pour s'assurer qu'aucune tempête ne le menaçait.

XXII

O hideuse misère ! n'as-tu pas de honte
de te cramponner ainsi à d'honnêtes gens ?
— SERVANTES. —

Comme Médéric vivait ainsi d'une double vie, M. de Cusbienne revint. — Il essaya de faire sa cour à Marie, mais elle le reçut froidement.

Les femmes ont un instinct prodigieux ; — Marie devina les intentions de son père ; sa

grande âme se révolta, et elle jura de n'être jamais l'épouse de Cusbienne.

Julia dit un jour à Marie : — Marie, depuis quelque temps tu parais toute autre, serait-ce que tu aimerais?...

—Oh! non, ma chère amie, répondit Marie en riant et en maîtrisant son émotion. Et ses yeux brillaient d'un éclat qui cachait une douce larme. — Julia qui était femme du monde, devina, mais ne rien.

Médéric écrivit à Marie, — toujours avec ce même ton que prend un amoureux de vingt ans.

« Merci, merci, de l'espoir que vous me donnez. Mais, que suis-je, hélas! pour oser prétendre m'élever jusqu'à vous?.. Rien, qu'un pauvre artiste.

« Et pourtant je sens dans mon âme mille émotions nobles. Mais toujours je finis par revenir à moi-même, et alors j'envisage ma nullité sociale, car je suis orphelin.

« Fatale ambition de mon père qui rêvait pour moi le bonheur, et me fit donner une éducation distinguée! Aujourd'hui elle ne me sert qu'à comprendre l'immensité de ma douleur.

« Et si encore avec cette éducation je pouvais vous offrir un nom digne du vôtre, qui fit oublier aux yeux de votre père mon peu de fortune.

« Hélas! je reste seul au monde, comme la colombe sortie de l'arche, je me perds et ne vois pas de refuge.

« Peut-être qu'un jour vous verrez ce nom

dont vous vous jouez follement, vous le verrez briller d'un rayon de gloire.

« Mais avant j'ai bien à souffrir encore. — Triste espoir que la souffrance!

« Cependant votre image sans cesse présente à ma pensée, me soutient comme une céleste inspiration.

« .....Soyez sans raillerie, ma jeune fille, car mon âme ne pourrait résister à la douleur d'être votre jouet et se briserait.

« Vos railleries seraient comme autant de coups de poignard, et les blessures seraient mortelles.

« Oh! plaignez-moi plutôt, car mon âme n'était pas faite pour vivre ainsi ; mais elle dévore toutes les humiliations qu'on lui fait,

parce qu'elle est devenue humble comme un pauvre.

« Si vous saviez combien les artistes et les poëtes ont à souffrir; obligés de gagner péniblement leur pain de chaque jour au milieu des dédains et des caprices des sots, — dont ils sont les tristes esclaves!

« Pauvres artistes et pauvres poëtes!

« Notre pensée la plus intime à nous, la poésie de nos chères rêveries, la jeune fille de nos songes, nous sommes forcés de la vendre pour vivre, nous la prostituons à la foule; — aussi nous vivons isolés et maudits, car les hommes sont jaloux de notre talent, et les femmes n'osent pas nous donner leur âme, de peur que nous ne la vendions avec les antres.

« Voilà notre sort à nous.

« Ainsi notre vie se consume à aimer sans retour, notre âme s'use à la souffrance, et nous mourons jeunes et par le cœur.

« Déjà je sens en moi cette douleur profonde qui mine les grandes âmes, et je sens que je serai toujours malheureux.

« Adieu mille fois, mon ange; — je voudrais que vous puissiez lire dans mon cœur, pour voir combien il y a d'amour, de grandeur et de fierté.

« Adieu, pardonnez-moi ce que j'écris. — Mon sang est glacé, ma tête est froide...

« Adieu encore, je voudrais pouvoir vous entretenir toujours.... — Oh! si vous vouliez, mon cœur reprendrait sa vie et mon imagination sa gaîté...

« Mais, hélas! je ne suis rien, moi. Quelle horrible destinée!

« Une pensée me déchire; peut-être rirez-vous de mes douleurs?... Oh! pitié, pitié, car je souffre!...

« Non, vous êtes bonne et vous ne rirez pas du plus pauvre et du plus obscur de vos serviteurs.

« MÉDÉRIC. »

L'amour de la jeune fille grandissait, — son âme douce et bonne fut affectée, et elle pleura en recevant la lettre que vous venez de lire.

Elle lui répondit :

« Si cela dépendait de moi, je vous dirais : — Venez à moi, fils de ma pensée, je veux vous arracher à la domination de l'homme qui trafique de votre intelligence et de votre talent, je

veux que vous partagiez mon sort. Je vous donne mon âme.

« Au lieu de travailler pour vivre, vous laisserez les roses de votre pensée s'épanouir et s'effeuiller d'elles-mêmes, et vous ne les arracherez plus lorsqu'elles sont à peine écloses. Et vos élans les plus brillants, vous les garderez dans votre âme, pour les méditer et les épurer, jusqu'à ce qu'ils soient mûrs et parfaits.

« Mais au lieu de cela, je suis pauvre comme vous, puisque ma fortune n'est point encore à moi.

« Cependant je me révolterai contre un acte inique; — personne ne pourra forcer ma volonté, et je ne serai jamais l'époux d'un autre que de vous, — car je vous aime.

« MARIE. »

XXIII

Amour, amour, — tu es la brise qui rafraîchit, le soleil qui réchauffe, tu es la voix qui console, la caresse qui charme et soulage, — tu es la foi qui prie, la main qui fait l'aumône.

Amour, c'est toi qui donne la vie à notre cœur, c'est toi qui fait vibrer l'harmonie tou-

chante qui est en nous. — Aussi tu fais rêver certaines imaginations à ces mystérieux harems où sont cachées tant de jeunes femmes de l'Orient.

Médéric, plus modeste dans ses goûts, — rêvait à Marie et pour Marie. — Tout dans sa vie se rapportait à elle. — Il se fut ouvert les veines pour lui donner son sang, il eut arraché son cœur de sa poitrine pour le mettre à ses pieds.

Aussi s'empressa-t-il de peindre avec enthousiasme cette nature, ce château où il était si heureux; — et cette grande poésie qui l'inondait se répandit sur son œuvre.

Médéric était bien le plus heureux des hommes d'être autant aimé! — Il appréciait cette félicité, et il rendait à Marie son amour au centuple.

La chambre qu'il habitait était située vers la partie sud, tandis que celle de Marie était du côté du nord; il y avait par conséquent pour aller de l'une à l'autre, en dehors, à traverser une partie du parc.

Médéric, ému, silencieux, faisait ce trajet; — il passait des heures entières dans le parc, caché derrière un massif de charmilles, à regarder la fenêtre de la chambre de Marie. — Il épiait avec avidité les moindres mouvements de son ombre sur les rideaux, et sa respiration était inégale, oppressée; — puis lorsque la lumière s'éteignait, il regagnait légèrement sa chambre, où il pensait encore à elle.

Il recommençait ce manége tous les soirs; il lui eut été impossible de prendre un instant de repos sans avoir goûté ce chaste et simple bonheur.

Nous sommes bâtis très originalement ; — si nous sommes riches nous jouissons rarement des vrais plaisirs du cœur. — Si nous sommes pauvres notre âme s'exalte et se sent susceptible d'accomplir les tâches les plus élevées.

Il semble que Dieu ait voulu récompenser les faibles en leur donnant une force morale nécessaire pour lutter contre la puissance de la douleur, et susceptible de violentes passions.

C'eût été un charmant spectacle de voir ces deux enfants s'aimer si admirablement bien.

Depuis qu'il se savait aimé, Médéric était plus qu'un homme, — il avait trouvé dans le cœur de Marie une autre vie, une autre nature. Leurs âmes devaient s'élever, se joindre, se confondre comme deux gouttes de rosée.

XXIV

Espiègleries du chien Trouvé.

Il vous souvient que Médéric avait un compagnon, un ami discret, fidèle en tout temps.

Pendant que son maître employait ainsi son temps, le brave *Trouvé* s'occupait avec acharnement de poursuivre les lapins du parc.

Trouvé n'était pourtant pas un chien de chasse; — c'était une bête mince, efflanquée,

haute, modeste et humble vis-à-vis des chiens du château, parce qu'il possédait le sentiment des convenances et savait qu'il n'était pas chez lui. C'était un chien magnifique et intelligent, — avec de beaux yeux noirs taillés en amande, et un museau allongé.

Il est vrai qu'une fois sa patience s'était lassée, il avait montré les dents et s'était révolté contre le despotisme de ses hôtes qui voulaient le tyranniser. — Depuis lors ils se montrèrent plus hospitaliers.

Le chien *Trouvé* était un animal très intelligent; — en beaucoup de points il ressemblait à son maître, même noblesse de cœur, même grandeur de sentiments.

Je pense que la physiologie du chien peut être appliquée à la psycologie humaine.

Tel homme, par exemple, qui a pour chien un petit être galeux et mal bâti, sera un pauvre contrefait de corps, de cœur ou d'esprit.

Le boucher a pour compagnon un dogue,

Le militaire une bête robuste, courageuse et jaune;

Le maquignon un chien adroit, agile, astucieux;

L'artiste un chien comme *Trouvé*, un chien bâtard, poli, méconnu, solitaire;

Le berger un chien maigre, noir, actif;

Le boutiquier un chien borné, propre malhonnête;

La petite maîtresse, un épagneul, une jolie créature délicate, coquette, élégante et parfumée, — qui s'appelle Fida;

La vieille fille un carlin âgé, gourmand, débauché, irascible, glouton, indécent, malpropre, infecte et méchant.

Le chien *Trouvé* s'amusait aussi à dévorer les poules de la basse-cour, sans pudeur et sans égard à la bonne réception qui lui était faite.

J'ai honte pour lui de vous l'avouer. — Les *gens graves* ont le droit de lui reprocher de n'être pas assez sérieux et de trop s'adonner à la culture de ses talents d'agréments.

Pauvre *Trouvé!* Pourquoi n'était-il qu'un chien, tandis qu'il y a tant d'hommes plus bêtes, plus méchants, plus avares et plus courtisans que lui?

XXV

J'empêche mon cerveau de se moisir.
— MACHIAVEL. —

Médéric à Marie.

« Un instant, lorsque j'ai reçu votre lettre, j'ai cru au bonheur ; — puis j'ai vu que ce n'était qu'un espoir vague et fugitif. Mais une idée m'est venue. Si je deviens jamais riche, je me présenterai devant votre père, et je lui dirai : — Votre fille m'aime, je ferai son bonheur, je suis riche.

« Oh! nous serions bien riches sans fortune, tous deux !

« Alors je me suis souvenu d'un vieil oncle qui fait le *nabab* en Amérique, à Rio-Janeiro.

« Cet oncle est riche, il n'est pas marié ;—hier encore j'ai reçu une lettre de lui, il m'invite à partir, je vais aller le retrouver.

« C'est ma seule ressource, mon seul espoir ; et Dieu m'aidant, j'espère réussir.

« Je ne demandais qu'une chose, votre amour ; je l'ai, je suis heureux et fort. —J'ai du courage, je veux me faire un nom, j'espère, je crois en Dieu, et ma poésie me revient.

« Car tu es l'ange de mes destinées ; —ton bonheur fait ma loi, et ton souvenir remplit ma pensée. »

Médéric était plein de bonheur. — L'espérance s'était logée entre le crâne et la peau de sa tête.



XXVI

> Femme, je n'avais qu'une destinée noble sur la terre, c'était d'aimer.
>
> — G. SAND. —

Il y avait un mois que le jeune peintre Médéric Galdini habitait chez M. de Savinian.

Un jour, il se promenait dans le fond du parc, lorsqu'il entendit du milieu des arbres un léger bruit.

Il se retourna, c'était Marie. Elle pleurait d'amour.

Elle voulait fuir pour échapper au danger, mais elle n'en eut pas la force, son âme ardente était inondée de dés irs inconnus....

Et pourtant elle tenait à son honneur; — le seul bien de la vie qui n'a pas son amertume, s'il faut en croire les gens sérieux. Mais elle croyait en celui qu'elle aimait.

Son sein était palpitant; — et ses larmes trahissaient cette longue existence de douleur, d'amour et d'inquiétude qu'elle menait depuis quelque temps.

Sa tête se pencha sur l'épaule de Médéric; — leurs pleurs, leur amour, leurs regards se confondirent. Médéric imprima sur le front de Marie un doux baiser, et elle ne le repoussa pas.

Cependant la position devenait critique, plus ils étaient ensemble, et plus leurs cœurs se comprenaient, plus leur passion fécondait.

— Médéric, Médéric, lui dit Marie, je vous en conjure, éloignez-vous. Ne faisons rien qui puisse offenser Dieu; — au nom du ciel, chassez loin de vous toute pensée mauvaise.

.... Puisque vous voulez que je vive toute pour vous, il faut que vous laissiez dans mon cœur un pur et chaste souvenir.

Si vous m'aimez, respectez-moi.

Tous deux ils croyaient au bonheur de la vertu; — peut-être parce qu'ils pouvaient l'apprécier.

Mais un trouble inconnu remplissait la belle âme de Marie et celle de son amant.

Médéric la quitta brusquement; — il réunit

toutes ses forces morales, et surmonta ses désirs ; — car il l'aimait.

Marie se retira ; — si Médéric fut revenu, elle n'en aurait peut-être pas eu le courage ; — elle ne voulut pas essayer ses forces, et mettre son courage à l'épreuve, et en cela elle agit avec sagesse et prudence.

Du reste, la femme qui succombe est souvent une créature beaucoup plus noble, plus aimante et plus dévouée que celle qui résiste.

Médéric avait le plus vif désir de faire le portrait de Marie, mais il n'osait le demander ; — Marie se chargea de ce soin, M. de Savinian en fut enchanté, et alla lui-même en prier Médéric.

Et le jeune peintre se mit à l'ouvrage.

Il créa pour ainsi dire la femme de son imagination ; il la fit belle dans son œuvre comme la nature l'avait fait belle en réalité.

En travaillant, Médéric oublia les sots de la terre, êtres ennuyeux et insipides, remplis d'une obstination prodigieuse et pour lesquels il avait une aversion profonde.

C'est, en vérité, une race malveillante et bornée que celle des sots qui se croient intelligents, et qui ne se contentent pas d'efforts commerciaux mais qui osent tenter des efforts d'esprit.



XXVII

Il est nuit. — Quand vient le soir, le cœur se serre involontairement. — La nuit est une parodie de la mort. — Il semble qu'on redoute de ne plus jamais revoir le soleil.

O le beau clair de lune qu'il fait dans le parc! ô quelle belle nature parfumée, endormie!...

quelles suaves senteurs, quel mystère, quelle nuit riante, vermeille, argentée!

Médéric se promène dans le jardin; — il regarde la fenêtre de Marie; — il est heureux, — son âme est remplie d'un bonheur immense, d'un amour céleste, qui l'étourdit et l'étreint, le brise, l'excite, le transporte. Il verse à longs flots sa poésie; son cœur est tellement exalté que sa volonté ne guide plus ses membres; son corps tressaille, son front brûle, il marche sans se sentir marcher, il parle sans s'écouter, il n'a plus ses idées; toutes ses facultés, toutes les fibres de son être sont tendues et crispées; il est sublime et élevé, et se sent possédé d'une noblesse touchante, d'une force, d'une énergie indicibles.

Pour lui la nature se fait belle; il s'attribue

ses parfums et ses grâces parce qu'il aime. Il lui semble voir Marie partout, dans toutes les fleurs. Il croit qu'elles lui parlent d'elle. — Il s'invite au banquet de la nature. Son cœur déborde. Il croit entendre une musique douce et limpide se mettre en harmonie au-dessus de sa tête en feu ; — les insectes qui chantent dans les hautes herbes chantent pour lui, les étoiles brillent pour lui, la lune le caresse de son regard blanc. L'air est suave à son intention ; tout est pour lui et à lui ; — il est le maître de la création, le roi des créatures. — Il est plus qu'un ange, — il est amoureux! — Il n'y a pas d'amertume pour l'homme aimé. Chacun de ses soupirs se rapporte à la dame de ses pensées, et le noir génie de la misère fuit au loin.

En effet, quelles paroles humaines, quelles

lignes pourront donner une idée de la valeur d'une caresse! Qui osera se lever et dire : — Moi, je puis définir et analyser chacun des rayons de ce diamant à mille facettes que l'on nomme L'AMOUR!

Aussi Médéric, silencieux et recueilli sous les fenêtres de son amante, s'écrie en tendant les bras au ciel : — O mon Dieu! merci de tant de bonheur! merci de tant d'amour! Ne me réveillez jamais de ce songe enchanteur, ne me faites pas retourner parmi le monde, où les hommes sont si mauvais! Ne m'arrachez jamais aux causeries ineffables, aux craintives caresses, aux regards curieux qui font mon bonheur!

Marie, les yeux baignés de langueur, entr'ouvre sa jalousie et montre sa blanche main, car elle l'aime avec force; elle est ardente,

passionnée, nerveuse, vive, dévorée par des désirs voluptueux et brûlants; — elle l'aime, et elle est vierge, elle est pure. — O Médéric! homme privilégié, possédant une pareille amie, il est impossible quand on a l'amour d'une telle femme de retomber dans les angoisses de la vie réelle, dans les sentiers du matérialisme, du mécanisme ordinaire.

O Médéric, — après une semblable nuit, — il faut mourir, la volupté doit t'étouffer...

Marie lui dit un charmant : — *Bonsoir*, avec sa voix vibrante, sa voix qui va droit au cœur.

Et Médéric, penché, à genoux, recueille ce simple et naïf épanchement, ce seul mot qui le rend grand et capable de belles choses.

Il s'en contente, parce qu'il l'aime sans arrière pensée, sans luxure, sans débauche; —

il la respecte comme quelque chose de saint, de divin, comme une création magnifique, — comme tous les hommes devraient respecter les femmes belles et aimantes.

Il est réellement impossible de décrire les expressions, les désirs, les émotions brûlantes de leur âme. Lui était agile, vif, heureux, — elle craintive, émue; elle répandait sur lui tout son chaste amour, toute sa tendresse en rayons — comme le soleil.

Un aveu craintif sortait des lèvres de Médéric; — elle l'écoutait tremblante, transportée, et sa beauté devenait plus belle, son âme plus large et plus élevée, plus mélodieuse.

Médéric saisit la main blanche de Marie posée sur le balcon; —elle est brûlante et douce et lui procure une sensation magnétique.

— Avez-vous peur, Marie ? lui dit-il.

— Oh ! non... puisque je suis avec vous...

Puis elle devient confuse de cette sublime et simple volupté, car en elle comme en lui tout est beau et grand. Ils sont merveilleusement organisés. Leur amour est également ressenti, également compris, également parfait et sans souillures ; — son étendue ne peut être mesurée, — il ressemble à Dieu. Aussi leur dévouement sera sans bornes et pur comme un ange.

Aussi avec quelle joie ils se voient, s'entendent, se devinent ! Comme leur cœur est plein et creusé par l'amour ! quelles âmes angéliques ! quelle sensibilité vraie ! quelle tendresse folle et joyeuse !...

Le jeune homme remonte dans sa chambre, et il pense à son amante adorée.

Il se rappelle sa voix si délirante, si flexible et si riche, qui respire les larmes et l'ardeur, — car elle a chanté près de lui. — Il se rappelle son regard voilé rempli de passion ; — aussi il veille, recueilli et énivré.

Alors il voue à cet ange un culte éternel dans son cœur ; il se promet de l'entourer de soins, d'en faire sa reine, son Dieu, son idole, si jamais il a le bonheur de pouvoir la posséder toute.

Pendant ce temps, — ô amant mille fois heureux, — Marie pense à lui, une douce joie embellit son front, ses lèvres brûlantes et avides de baisers murmurent des mots d'amour, son esprit caresse de chastes souvenirs ; son

âme s'ouvre à l'amour comme une fleur timide qui s'épanouit, — de beaux rêves d'avenir jouent sur son front.

Elle est heureuse et fière, avec abandon et candeur, — elle sourit gracieusement; pour elle l'avenir se remplit de clartés, de chimères, de chants mélodieux, de parfums, de joies, d'ivresse et de plaisirs délirants.

Aussi l'hymne fervent et pur de son âme ravie monte jusque vers Dieu.

Oh! jeunes amants, soyez joyeux des sourires et des regards de vos fiancées, goûtez ce bonheur suprême promptement. — A vos yeux s'ouvre une route nouvelle dans un monde tout nouveau, le bonheur se révèle à vous c'est alors que la vie commence...

Poètes, poètes remplis d'amour, vous ai-

mez trop pour sonder la profondeur de votre cœur, — abîme sans fond; — vos pensées infinies appartiennent aux créatures angéliques que vous aimez, jetées dans vos bras au gré du hasard, comme la feuille au gré du vent, plus légères qu'un rêve d'enfant, plus amoureuses que les anges.

O pauvres fous, incompris et couverts d'opprobres, — rêvez toujours de baisers, de jouissances, d'amour et de gloire; et soyez sans soupirs, sans regrets, sans larmes; — que vos amantes soient fidèles!...

XXVIII

Un soir Médéric et Marie se trouvèrent encore seuls ; — mais sur la lisière même du bois qui terminait le parc du château.

— O Médéric, disait-elle, nous serons heureux dans l'avenir. Mon père, fatigué de ma longue résistance à en épouser un autre, me donnera à vous.

— Marie, reprit Médéric, nous vivrons seuls et ignorés du monde, seuls et heureux. En attendant ce bonheur vivons par le cœur, aimons-nous par la pensée.

Mais de gros nuages couraient dans l'air et sur le ciel, un coup de tonnerre brisa la nue et tomba au loin. — Il pleuvait.

Marie se blottit près de son amant. Il la reçut dans ses bras, et ses lèvres se collèrent avec amour sur les cheveux noirs de la jeune fille;

Et l'éclair sillonnait toujours la nue.

Marie avait peur.

Médéric soutint Marie, et tous deux ils revinrent à la maison, transportés, ravis, pleins d'espérances et très mouillés.

Médéric entendait le cœur de son amante battre près du sien, il humait sa douce haleine, il suivait les soupirs qui gonflaient sa poitrine, il imprimait ses lèvres sur son col blanc et parfumé.

Quand ils rentrèrent, M. de Savinian leur dit :

— Eh bien, mes enfants, vous avez été mouillés, le mauvais temps vous a surpris......

Toi Marie, va chez ta mère; et vous, mon cher ami, allez vous changer tout de suite pour ne pas être malade.

Quand Médéric revint, M. de Savinian entama une longue discussion sur le danger d'attraper des rhumes en s'exposant à la pluie, et sur la nécessité, dans ce dernier cas, de changer immédiatement de vêtements.

Médéric l'écouta avec une patience extrême, et dont Marie lui sut gré.

Le lendemain lorsque Marie descendit pour déjeûner, elle était pâle et émue, ses traits étaient légèrement altérés, et son regard vif et brûlant. Elle avait fait le même rêve que son amant.

Médéric aussi avait passé une nuit fort agitée, car il sentait le poids de sa vie future et l'incertitude de son présent.

Il avait composé les vers suivants pour Marie :

De loin gronde l'orage,
L'éclair dans le nuage
Vient te glacer d'effroi;
Pour braver la tempête,
Sur moi pose ta tête,
Je suis à toi.

Ah ! sèche enfin tes larmes,
Pour calmer tes alarmes
Tourne les yeux vers moi ;
Un ami de voyage
De fleurs sème ton passage,
Je suis à toi.

Plus de pleurs, de souffrance,
Renais à l'espérance ,
Ton bonheur fait ma loi ;
O ma noble maîtresse,
Je tiendrai ma promesse,
Je suis à toi.

Il donna ces vers à Marie ; — elle les mit en musique, — dès-lors, ces vers prirent le nom *romance.*

Cette romance, Marie la chanta sur le piano. — Julia vint, elle vit la romance, la trouva belle, dit à Marie qu'elle était heureuse, — et la chanta avec elle.

Médéric les surprit lorsqu'elles finissaient ; — elles rougirent.

Lui était tremblant et ému. — Julia partit. Alors, Médéric se jeta aux pieds de Marie et lui baisa les mains.

Elle ne les retira pas, — car leurs âmes s'étaient épousées respectueusement.

Quand il s'en alla, il était ivre de joie de se voir tant aimé et avec une candeur qui le sanctifiait.

Il passa encore une nuit à respirer les parfums de l'air, à rêver en voyant les nobles clartés de la lune, et à penser à Marie, à son avenir et à son amour.

Médéric employait ainsi splendidement son temps; — et il n'avait pas tort d'être possédé de cette sublime folie.

Combien de nobles folies, — mes amis, — n'y a-t-il pas encore?

Ce sont de respectables folies, celles-là :

D'aimer avec l'âme;

De profiter de ses belles années ;

De remercier Dieu du pain qu'il envoie;

De vivre dans une oisiveté laborieuse ;

Mais un homme fou d'une manière déplorable, c'est celui dont le cœur se ferme aux bonnes pensées.

C'est moi qui, — au lieu de me reposer, — passe mes veillées à faire ce livre, pour que mon cerveau ne tombe pas en moisissure.

Et c'est aussi vous, qui avez la patience de le lire, au lieu de vous occuper sérieusement, c'est-à-dire au lieu de dormir.

Ah ! pourquoi faut-il qu'il y ait des gens de lettres, des éditeurs, des vaudevillistes, des

lectrices, des dramaturges? Ne ferions-nous pas mieux tous d'avoir de quoi vivre raisonnablement.

En vérité, — il y a une foule de fléaux bien insupportables dont nous sommes sottement affligés.

XXIX

Cependant, le portrait était fini : — il était d'une ressemblance frappante; il avait une âme.

C'était la dernière séance ; Médéric et Marie se trouvèrent seuls pendant quelque temps.

Marie promena son long regard sur celui de Médéric.

Le jeune peintre était pâle et sombre, — car il pensait au départ.

Cependant, une vive émotion s'empara de lui ; alors la jeune fille dont l'èmotion grandissait avec celle du jeune homme, lui dit d'une voix douce et caressante :

— Médéric, le temps est bien pur.

Ce qui signifiait : — Médéric, je t'aime de toute mon âme!

Le jeune homme leva la tête, rencontra encore le regard de sa bien-aimée.

Alors il se jeta à ses genoux en lui disant :

—Marie! Marie! au nom du ciel, grâce! grâce; ne me parlez pas ainsi avec votre voix si

douce, car alors, je n'aurais plus le courage de m'éloigner. Car je vous aime follement, voyez-vous; je ne me connais plus, je suis tantôt brisé, tantôt plein d'espoir.......

— Relevez-vous, Médéric, vous savez bien que moi aussi je vous aime....... Et puis, n'est-ce pas moi qui suis le plus à plaindre?...

Le portrait fut terminé; — et M. et madame de Savinian le trouvèrent charmant. Leur enthousiasme pour l'artiste n'avait plus de bornes.

Le peintre fut fêté, prôné et remercié; — et lui-même rendit en secret grâce à l'inventeur de la peinture, —Jean de Bruges, — parce que cela lui avait procuré l'extrême jouissance de copier la physionomie angélique de son amante.

D'ordinaire, les portraits ont soin de ne jamais ressembler aux gens qu'ils représentent.

C'est pourquoi, lecteur, si un monsieur demande à faire votre portrait, méfiez-vous de ses intentions.

Pardon, — à vous, — mes amis, — les peintres, — artistes pleins d'énergie et d'amour; — vous savez que ce n'est pas pour vous que ces deux lignes sont écrites; — puisque vous avez du talent et une gloire méritée.

XXX

Médéric souffrait ainsi aux prises avec la misère, — d'une souffrance aiguë, poignante. Il souffrait de trop de puissance intellectuelle. Il était trop grand, — pas assez bourgeois et vulgaire, pas assez indifférent. Il était accablé par les trop vastes pensées qui l'étreignaient. — Son énergie, qu'il ne trouvait pas

à dépenser dignement, l'énervait et l'étouffait. Car ses rêves ne se réalisaient pas et sa jeunesse n'était pas patiente. Elle ne savait pas que le temps peut tout réparer, et apporte avec soi l'oubli des plus exquises émotions comme des plus déchirants malheurs. — L'amour et la nécessité lui donnèrent du courage et le tirèrent de cette situation critique.

Le sentiment de jeunesse, — qu'il conserva long-temps encore au fond de son cœur, — lui rendit les fraîches pensées qui lui servirent de palliatifs contre son épouvantable position. — Il se contraignait et se forçait à sourire, en essayant de se persuader que son mal n'était pas sans remède. — Mais il avait la voix grave, les yeux tristes, les lèvres frémissantes. — Le sommeil fuyait ses paupières, — il se levait chaque matin en s'écriant :

— Encore une journée à franchir! encore vingt-quatre heures de doute à traverser!

Il était plein de force pour les événements actifs, — mais morne et languissant devant les souffrances de son amour.

Il sentait qu'il allait partir; — la fatalité lui avait jeté au visage un mot qui blesse mortellement : *Pauvreté!*

Et il allait fuir. Il était obligé d'abandonner son amante, si tendre et si douce. Pour toute ressource, il se jeta à corps perdu dans l'espérance.

Il allait donc abandonner Marie, si rêveuse, si romanesque, si belle.

O misère! Il fallait partir!... Le jeune homme se souciait peu, lui, de fortune, — il était artiste!

Et ensuite il l'aimait saintement, et son amour lui tenait lieu d'argent. O jeunes amants, il est donc au monde une chose encore plus précieuse que l'or!.... Médéric pleura. Il n'était pas faible pourtant; mais sensible. Son cœur se remplit d'amertume en pensant qu'il n'irait plus peut-être jamais avec Marie se promener sur le gazon, — qu'il n'irait plus causer, le soir, sous sa fenêtre, qu'il ne partagerait plus son amour sublime et pauvre, alimenté chaque jour par des causeries charmantes, des agaceries innocentes, des libertés timides, des caresses chastes et agréables au ciel. Il ne serait plus riche de sa voix pleine de richesses, heureux de son bonheur, heureux et tranquille près d'elle. Épouvanté de cette destinée, il commença par maudire. Il douta de la nature, du parfum des roses, de l'azur des

nuages, de la chaleur du soleil. Il reconnut que vivre c'est souffrir; et il eut le vide dans l'âme. Puis un murmure religieux ébranla son système nerveux, Marie reparut en lui. Alors il crut à l'espérance et bénit Dieu.

Au morne et silencieux dégoût qui l'avait saisi, succéda une convulsion terrible. Et il pleura long-temps; — parce qu'il avait une âme magnifique.

L'amour qu'il avait pour Marie, était de ceux qui bouleversent la machine physique en touchant l'esprit et le cœur et qui ne meurt pas. Il peut s'affaiblir, mais c'est pour renaître bientôt.

Médéric se mit silencieusement à se disposer à quitter la ville où il laissait une partie de lui-même.

Il avait peur de réfléchir et de devenir fou. Une nuit épaisse brouillait ses yeux. — Il n'y voyait plus, il chancelait comme un homme pris de vin. Pour se calmer, il se coucha; mais le sommeil ne le visita que quelques instants. Il dormit péniblement. Il eut mille cauchemars affreux, avec des serpents, des poignards, des chats, de l'or, des oiseaux, des omelettes, —toutes choses que les Devineresses de songes considèrent comme de fort mauvais augure. Il fut agité, et son âme, marquée d'un stigmate brûlant, entra en révolte contre son devoir. Pour soulager le poids qui pesait sur sa poitrine, il se leva, s'habilla, ouvrit sa fenêtre et contempla les étoiles d'or et la belle lune d'argent qui s'avançait mélancoliquement dans l'espace.

Il essaya de se persuader qu'il resterait

toute sa vie près de Marie. Mais la réalité était trop positive, — il ne put parvenir à s'illusionner. Alors il se promena comme un fou et répéta, avec des rires frénétiques et en serrant les poings : — Demain ! demain, — un autre pourra venir impunément parler d'amour à Marie. Demain je ne serai plus là !........ Et quand reviendrai-je, mon Dieu ?.......

Les plus suaves amours et les mieux compris, sont ceux contrariés par l'égoïsme du cœur humain et par les aberrations de la vie sociale.

Les lois de la société qui ne défendent pas à un père de vendre sa fille par ambition, — flétrissent le père qui la donne pour son bonheur à elle.

Les robustes passions ainsi contrariées, —

comme celle de Médéric, — deviennent ensuite aveugles et chétives ; — autant elles avaient agrandi l'âme, le cerveau et les facultés, autant elles brisent et rétrécissent.

XXXI

Le lendemain matin, lorsque à peine les premières lueurs du soleil coloraient l'horizon, Médéric partit sans parler à personne, — il se défiait de sa faiblesse.

— Dors, ma tendre amie, disait-il en passant sous les fenêtres de Marie, dors, et que Dieu t'accorde des jours aussi gais que tu le mé-

rites ; que ta vie devienne moins aride et moins fatiguée !.....

Mais son âme était brisée ; il pleurait comme un enfant, en quittant Nemours qu'il osait à peine espérer de revoir jamais.

Quelquefois, cependant, il croyait entendre la voix de Marie, pleine de caresses et de flatteries, lui dire : — Je t'aime, Médéric, et je ne serai jamais l'épouse d'un autre que toi.

Cependant il avait le sentiment de son courage, car la plus glorieuse victoire est celle qu'on remporte sur soi-même.

Le croiriez-vous et dois-je avouer sa faiblesse? — il se prit à courir, de peur que ses jambes ne le fissent retourner à Nemours, malgré sa volonté.

Il avait également peur de devenir fou.

Il partit donc tristement, sans amis et sans bruit. Il partit seul, comme il était venu, seul comme il avait toujours vécu, le pauvre orphelin! — Ni la misère ni la fatigue ne l'inquiétèrent, — l'avenir seul le dévorait de douleur. Et il ne se plaignit pas, son âme emportait le souvenir de Marie. — Mais ses espérances ne devaient pas encore mourir à jamais. — Il est un âge où les plaies du cœur ne peuvent se guérir.

En s'éloignant, il écrivit deux lettres, l'une à M. de Savinian, l'autre à Marie.



XXXII

Peut-on être heureux partout?

Si un jeune homme pauvre (mais honnête) aime une jeune fille sensible mais riche, il arrivera que le père le repoussera en raison directe de sa misère.

Eh bien! voyez; — voilà un amour brisé, un homme perdu, une enfant navrée de douleur, un roman de plus; — O père noble, vous abusez de vos droits.

La fortune, dans ce cas, est donc nuisible au bonheur,

Car si la jeune fille eût été pauvre, — les choses se fussent probablement arrangées pour le mieux.

Il est vrai que l'on pourra m'objecter qu'il serait plus confortable que l'amoureux soit riche.

Ceci m'est inspiré par le sujet même de *Médéric*. — C'est l'histoire, comme vous voyez, de ces premiers amours contrariés et perdus.

Plaçons-les dans les deux extrémités, — le boudoir et la mansarde.

L'un est brillant et frais, — l'autre douteuse et pâle. Le boudoir, c'est la joie, l'élé-

gance, la richesse; — la mansarde, c'est la pauvreté, — la misère qui ruine et qui tue doucement.

Pourtant, dans l'un comme dans l'autre, il y a des rires cachés et des vertus dans l'ombre.

Sous le satin comme sous la toile, — il y a grandeur et bassesse, poésie et bêtise.

Etrange contraste que celui-là! Par le ciel! nous allons dévoiler les mystères de ces âmes qui vivent, qui pensent et qui aiment, les unes dans l'opulence, les autres dans les privations. — Ah! cette grave question doit bouleverser un peu l'ordre des choses convenues, la philosophie, la religion, la loi; — car c'est là que le doigt de Dieu s'est posé, voilà sa justice, — même amour, même âme, même cœur, mêmes sen-

timents chez la femme riche et chez la paysanne joyeuse de ses seize ans ; — même jeunesse, ô mon Dieu ; — quand je vous disais que nous sommes tous égaux devant la loi de la nature!

Que de peines inutiles, direz-vous. A quoi bon s'occuper de savoir s'il y a là Égalité et Justice; —s'il y a deux organisations, l'une pour le pauvre, l'autre pour le riche, ou si c'est une seule volonté, une seule nature, une seule *racine*, deux existences ou une seule existence? A quoi bon se donner tant de mal? Qui est l'opprimé, qui est le méchant? Qui est l'homme enfin?

Je serais un scélérat sans remords, si je ne m'empressais d'annoncer qu'il y a dans le monde deux sortes de gens, ceux qui possèdent

et ceux qui n'ont rien; — les derniers sont les cerfs des opulents.

Dans ces deux oppositions, dans ces deux injustices, dans ces deux destinées, il y a des hommes hardis et forts, des êtres vils et envieux; — on trouve aussi des enfants innocents, des coupables remplis de douleur, des femmes effrontées, d'autres pleines de candeur.

Où vont, hélas! ces âmes moitié criminelles, moitié innocentes? doublement innocentes, doublement criminelles? Comment oserez-vous condamner celui-là qui est riche, et acquitter ces pauvres gens, grands dans leur vertu?

Oh! ces questions qui touchent au principe

de toutes les lois morales devraient ne pas glisser sur vos âmes sans les toucher.

Pour moi si j'ai été heureux dans le boudoir, j'ai souvent étudié les drames dans la mansarde.

Singulière distinction !

Mais là vous trouvez des couples étranges, dans le boudoir une femme qui trompe son mari, dans la mansarde une pauvre fille qui vit avec un pauvre homme, sans autre espérance que son amour fidèle et un morceau de pain.

Cet extrême, cette dissemblance est un des plus étranges problèmes qui puissent s'offrir à l'intelligence humaine.

L'amour est donc leur seul point de ressem-

blance, ici dans l'opulence, là dans la gêne; — l'amour est le chemin sur lequel ils vont tous deux, — le maître et l'esclave, — c'est la poétique qui leur sert pour aller à Dieu.

Ah! riche, donnez, donnez, — soulagez votre frère par la nature et par l'amour!

Il y a donc la même foi, le même amour, les mêmes mariages sous le toît du Seigneur.

Oh! Médéric! vivre ainsi, toujours à deux, n'est-ce pas le bonheur? Qu'importe la richesse, — a-t-on besoin d'or pour s'aimer?... Avoir une compagne à soi, une amie à soi et pas à d'autres, être sûr de son âme, être sûr de son cœur, de ses regards, de ses moindres sensations. Ah! mon Dieu, c'est plus de félicité qu'un homme ne doit en attendre ici!

Ne pas avoir une prière à soi, un mouvement qui ne fût à elle, n'être jamais seul ! Ne pouvoir rêver sans elle ! Être mort quand elle n'est plus là !

O mon Dieu ! toi qui nous a fait si pauvres, si misérables, — quelle merveilleuse compensation ! — quel bonheur ! n'avoir pas une passion sans elle, pas un crime, pas une vertu, pas un secret sans que ce soit son crime aussi, sa vertu, son secret !

Plutôt mourir que vivre sans amour ! Et dans ces moments de divins extases, quand l'infini nous entre dans l'âme, que nous fait la maison qui nous abrite ? — ne sauriez-vous pas aussi bien aimer dans la mansarde que dans le boudoir ?

Ne peut-on pas prier Dieu partout?...

Il me semble que si la femme que j'aime habitait une mansarde, — je l'aimerais tout autant; — et bien plus! à mon amour serait mêlé un sentiment de respect pour ses souffrances, et une tendre pitié qui attache.

Alors je travaillerais jour et nuit pour elle, pour la relever de sa misère. Et je traînerais avec orgueil après moi cette seconde vie devenue ma vie, — je la porterais de mes bras et la soutiendrais de mon cœur.

Médéric pensait ainsi.

Comprenez-vous maintenant qu'on peut être heureux partout?

Car le bonheur n'est pas toujours dans la fortune, — quoique la fortune ne nuise pas.—

Le bonheur, c'est de sentir jour et nuit une âme dans son âme, se sentir gouverner par une autre volonté, être lié à une chair amie, être unis d'un doux et mutuel consentement. — Voilà le plus grand bonheur de la fraternité des âmes!

Croyez-moi, — Médéric était plus malheureux en quittant Marie que je ne saurais dire.

Mais sa douleur était calme. Il ne se frappait pas la poitrine et ne s'arrachait pas les poils de la barbe, — comme les prophètes d'Israël.

Il levait un regard mouillé vers le ciel, — à l'imitation de Caton et autres suicides distingués.

Il avait un caractère de fermeté tout antique.

XXXIII

Médéric à M. de Savinian.

« Monsieur,

« Je vous quitte précipitamment, excusez-moi.

« Mais je n'ai pas voulu partir sans vous écrire, pour vous marquer ma gratitude et vous remercier de vos bontés pour moi. Obligé de reprendre ma vie aventureuse, incertaine,

inquiète, je me suis mis en route avec un espoir : — celui de revenir peut-être un jour en France, dans des temps plus heureux.

« Le malheur n'est quelque fois pas éternel; — le hasard finit par se fatiguer d'essayer de briser les intelligences, et Dieu a pour les hommes quelques paroles de paix et de bonté qu'il laisse tomber du haut de son trône.

« Puisse ce jour heureux arriver bientôt, et vous me reverrez encore. »

XXXIV

Médéric à Marie.

« Je n'ai pas eu le courage de vous dire adieu ; — et je me suis enfui lorsqu'il me restait encore assez de force.

« Cependant, je prie Dieu et j'espère ; — je ne veux pas encore finir ma vie lorsqu'elle est à peine commencée.

« Espérez aussi. Dans quelques mois je re-

viendrai, et il y aura peut-être pour nous des journées de bonheur.

« Votre amitié m'a rendu fort et courageux. — Soyez-moi fidèle, — ô Marie! — nul ne pourra vous aimer plus sincèrement. Nul ne saura vous entourer d'autant d'amour.

« Si par hasard nous nous quittions pour toujours sur cette terre, — nous nous reverrons au ciel; — là, on est uni sans difficulté, on aime plus dignement.

« Adieu; priez, car la prière adoucit les peines de l'absence, et fait attendre patiemment le retour.

« Amitié pour la vie,

« MÉDÉRIC. »

XXXV

Respectable ambition d'un artiste.

Médéric aurait voulu être riche pour Marie. Car il l'aimait d'amour, — pauvre fou, — pauvre rêveur, — insensé et enthousiaste.

C'est pour elle qu'il travaillerait désormais, — c'était du moins sa plus chère espérance.

Ah! qu'aurait-il fait dans la vie sans ce but noble et sacré?.. car la femme aimée est seule capable de nous faire croire au ciel. D'un mot

elle peut nous tuer, — d'un regard, d'une caresse; elle nous élève là-haut.

Médéric espérait.

L'apprentissage de la vie devait être bien dùr pour le peintre. — Comme il avait besoin d'être aimé et heureux, il était devenu hâve, pâle et exténué par manque de complète félicité.

Ses craintes retombaient sur son cœur; — et les coquetteris de Marie lui causaient cette sorte d'irritation mêlée de joie et d'amertume que l'on éprouve parfois pour ceux que l'on aime.

Il partit dans ces dispositions, — l'âme brisée, — le front soucieux.

Ainsi, plus d'abandon, plus d'amour pour

lui; — il lui fallait vivre loin d'elle, — son trésor, sa fiancée, — et cela pendant les plus belles années de sa vie. Le hasard se permettait de supprimer sa jeunesse, — et le faisait brutalement passer de l'enfance à l'âge mûr, — de la douce et franche poésie aux arides calculs d'intérêt.

Il était dans toute la force de son esprit et de son talent, il aurait dû employer sa puissance à jouir, et l'énergie de son âme à aimer.

Dutout! pauvre artiste! il était contraint de dépenser la plus belle partie de lui-même dans les sentiers d'une préoccupation triste, d'une réelle gravité.

Un enchaînement de malheurs commençait pour lui.

Il devait se dépouiller de ses belles émotions, de ses pures croyances, de ses ineffables distractions, de ses rêvasseries, de ses idées de grandeur domestique. Tout ce qu'il avait en lui de romanesque, de vivacité dans les sensations, devait se désabuser et pâlir sous une série d'infortunes.

Il n'irait plus cueillir des fleurs pour orner les cheveux de Marie, — il ne la verrait plus, — ô mon Dieu! — il n'entendrait plus sa voix, ne presserait plus sa main, — il ne pourrait même plus la suivre, dans l'ombre et de loin, souple et timide comme un chien battu.

Ne plus la voir! et vous voulez qu'il ne meure pas, — lui qui l'aime! lui qui eût tout donné en échange d'un regard!

Puis, — affreuse pensée! — un autre viendra peut-être lui parler aussi d'amour; — les femmes sont faibles et ne savent pas se souvenir des absents, — les amours passés sont passés, — adieu donc pauvres morts!

L'amour est une folie particulière aux gens intelligents. Médéric avait offert toute sa vie à Marie, — et elle pourrait se résoudre à l'oublier!

Ah! je comprends que Médéric ne s'amusait pas de la vie et qu'il se souciait peu de jouer la sienne.

Jamais le souvenir de Mulhortès, son petit village à lui, — jamais la tour grise, ne se dressèrent devant lui avec autant de persévérance. — Il pensa à sa mère et à ses amis, — il re-

gretta son enfance. — Il se rappela également qu'il avait alors la faiblesse d'aspirer à l'âge où il était actuellement arrivé.

Ce qui fit qu'il méprisa ses idées et ses émotions passées, — comme il devait plus tard railler et méconnaître celles-ci.

Il se rappela que jadis, étant tout jeune et libre, il avait eu ses débauches de Sardanapale. Et il s'écriait avec une indignation bien sentie :

— Alors j'étais un être cacochyme, ne comprenant que l'amour payé, l'amour dans la boue, l'amour tout fait !

Je traînais une vie odieuse, — j'étais immonde, j'étais un porc d'Épicure. Un Vandale ! un Tibère ! — Je n'étais pas homme, mais bélître,

mais crustacé, mais mollusque, mais corail!..

Il se ressouvint aussi d'une sorte d'amour qui avait illuminé son existence d'autrefois.



XXXVI

C'était pour une pauvre fille qui avait la faiblesse d'avoir deux autres amants que lui, — c'est l'usage.

C'était à Paris, — Médéric était son voisin.

Il avait commencé par lui écrire.

Puis il lui avait serré la main.

Puis il la lui avait baisée.

Puis il lui avait donné des fleurs.

Puis il avait fait son portrait.

Puis il avait baisé ses lèvres.

Puis il avait fini par où nous finissons tous, et par où il serait plus naturel et plus simple de commencer.

Ce souvenir était doux, — car cette femme avait été bonne fille, exigeante et souple, — mais il n'avait rien d'ardent, rien d'élevé, — c'était un souvenir de séduction.

Un jour, qu'il devait aller promener avec elle, — comme il s'habillait à la hâte, — une de ses bottes craqua et manifesta l'intention de l'abandonner.

Médéric envoya son portier chez le savetier du coin, chargé depuis quelques jours de réparer, parmi une foule de chaussures humaines, une paire de bottes au peintre.

Le portier ne revenait pas.

Médéric attendit. — Quelle anxiété! — Il brûlait.

Il se promenait en tremblant de colère; — pas une paire de bottes, pas de chaussures, — et il attendait.

O misère! il attendait!

Il finit par pleurer, puis la rage lui revint au cœur.

Ses nerfs tressaillaient d'impatience, ses membres grelottaient, ses mains se battaient,

se serraient à se broyer, son sang brûlait ses veines.

Et *elle* l'attendait aussi. — Cette pensée le rendait fou.

Un instant il eut l'idée d'aller en mendier une paire à un marchand, — mais il la repoussa avec horreur et dégoût.

Enfin le concierge se montra à l'horizon du corridor. Il tenait les bienheureuses chaussures!..

Mais lorsque Médéric se présenta au logis de sa maîtresse, on lui annonça qu'elle était sortie avec un jeune homme.

Médéric rentra chez lui, — et il fit défendre sa porte à son infidèle.

Depuis lors, il ne l'avait jamais revue. — En-

tr'eux tout avait été fini, sans regrets, sans larmes, sans blessures, sans la moindre scène de mélodrame.

Cela était bien raisonnable!

Ainsi les plus fraîches illusions peuvent tenir à une paire de bottes.



XXXVII

Rien de plus! C'était là le seul amour de sa vie.

En s'en rappelant, — le peintre apprit encore à apprécier Marie.

Il avait déjà bien vécu et son âme était inondée de cuisants regrets. Ses pensées étaient le résultat de ses souffrances.

Mais il avait pris l'immuable résolution de travailler pour elle.

Par moments il lui semblait que la fuir pour puiser du courage, n'était pas le moyen de réussir. Puis il se rappelait ses yeux si pleins de vie, ses longs regards d'amour, sa voix angélique, ses cheveux odorants, — il se rappelait les rêveries qu'elle lui avait causées, les sensations et la grandeur qu'elle avait éveillées dans son âme.

Sa résolution était donc inébranlable.

Sa poitrine était brûlée, —tant il est vrai que l'amour que l'on ressent est tout en soi, tout intime.

Il se rappela aussi qu'il avait été bien heureux pendant des heures entières, à rester les yeux fixés sur la petite fenêtre qui donnait le jour à la chambre de Marie.

Car il s'était bien des fois levé, la nuit, pour venir se promener sous cette fenêtre, — il avait bravé la pluie, — comme Léandre pour aller voir Héro.

Car les regards de Marie, le son de sa voix parlaient d'amour au peintre, — et il écoutait à peine ses paroles, tant il prêtait attention aux pures harmonies de cette voix.

Il se rappela encore qu'il lui avait pressé la main souvent, et que, honteuse et troublée, elle l'avait entendu même quand il n'avait pas parlé.

D'un regard ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient, — et pour toujours.

Alors il était libre et heureux !

Et il pensait qu'elle ne se mettrait plus à la

fenêtre pour le voir venir ; — il n'éprouverait plus la tendre sensation de s'approcher d'elle, et la douleur de la quitter.

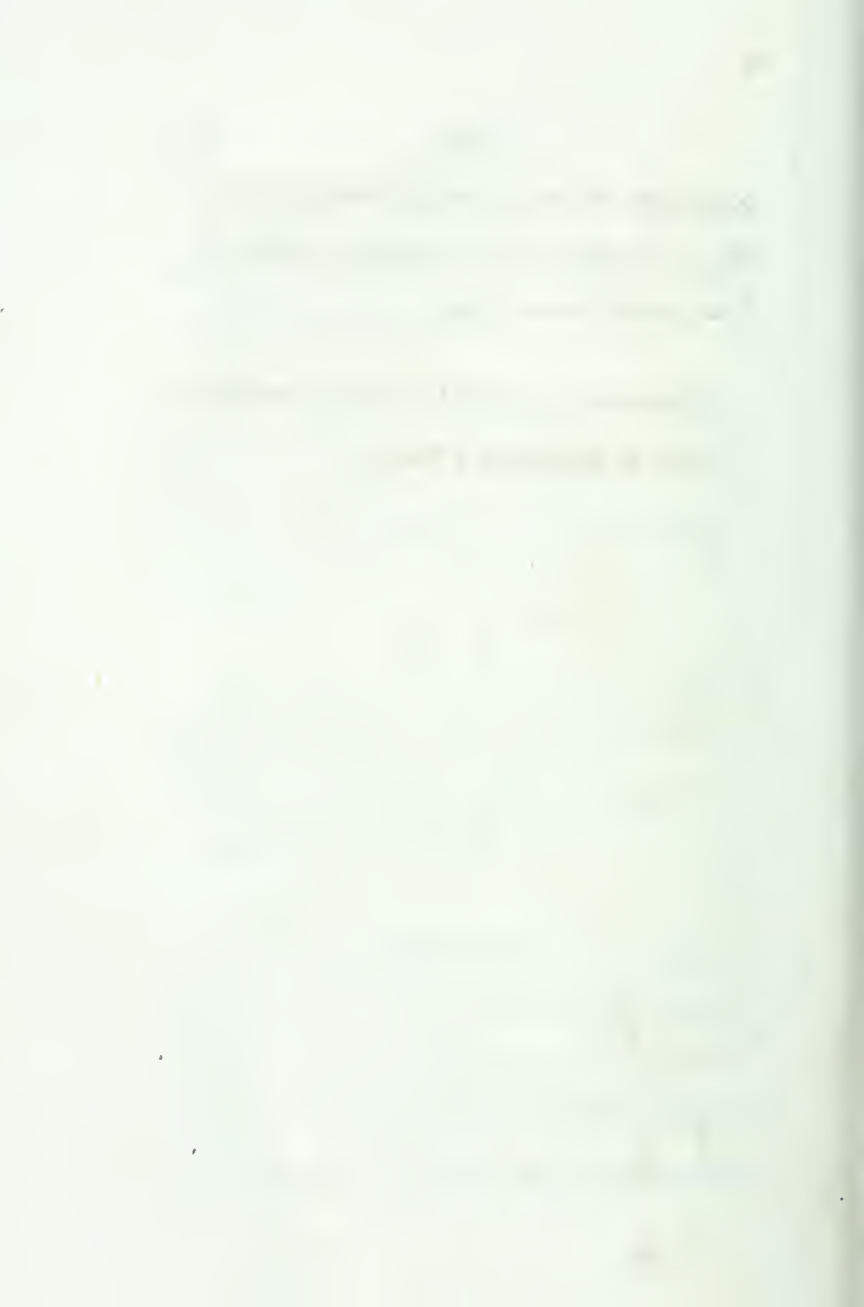
Les souffrances causées par l'amour sont un bonheur tel qu'on les regrette tout le reste de la vie, et qu'on les préfère à toutes les félicités du monde.

Ainsi Médéric ne cueillera plus de fleurs pour ses cheveux ! — Il ne la verra plus, ô mon Dieu ! — Il n'entendra plus sa voix ! il ne pressera plus sa main fine !

Quand il eut quitté Nemours, — les rayons pâles de son amour s'empourprèrent encore d'espoir ; — mais l'idée d'être privé de la voir lui fit sentir que toutes ses joies, toutes ses illusions, toutes ses nobles sensations restaient

près d'elle. Marie lui était devenue indispensable, — elle était sa vie et son sang. — Sans elle il ne pouvait rien devenir.

En pensant à cela, Médéric avait une figure à débiter le monologue d'Hamlet.



XXXVIII

Médéric n'avait pas un talent complet, mais il avait du talent. — Il avait l'âme de son art, il ne lui manquait que l'étude et l'observation.

Car il s'était formé tout seul, loin des ateliers, des sectes, des professeurs, — il s'était révélé la nature. Il avait appris à la bien voir.

Il y a dans la vie un moment où une puis sance inconnue, une force, une majesté vous révèle, pour le peintre comme pour le poète, ce que c'est que la poésie.

Depuis le jour où il avait fait le portrait de Marie, — Médéric était poète.

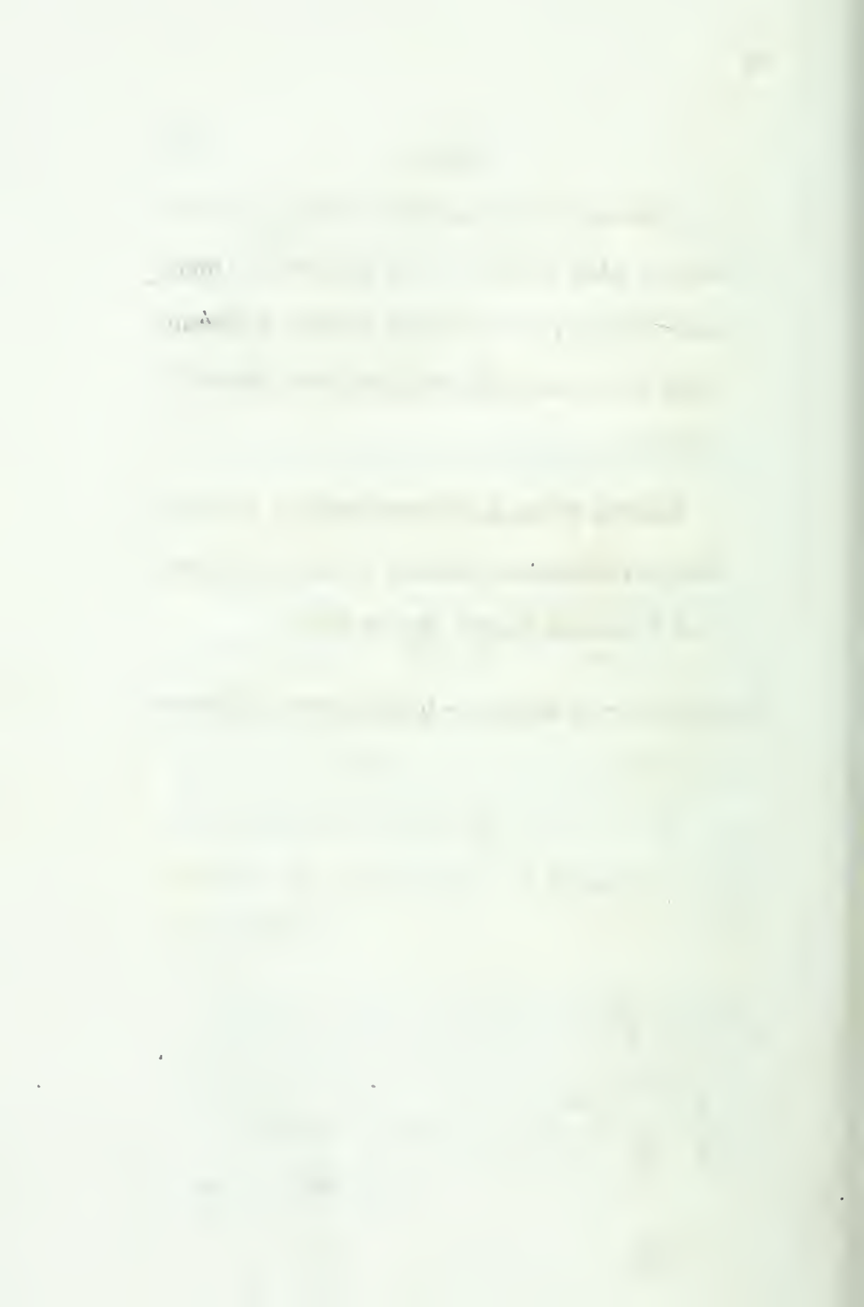
Car avant, — son métier était misérable, il se contentait de reproduire la sotte figure des bourgeois parisiens, des députés, des princes de toutes les nations, des imbéciles, des assassins illustres, des gens de lettres et des marchands qui dénotent pour ce penchant la plus avide témérité.

Toutes ces faces lui importaient médiocrement, aussi lui était-il arrivé de se fâcher avec ces ridicules personnages pour les avoir fait trop ressemblants.

Un homme bien amoureux croit au ciel, mais n'en a plus besoin, — il professe la même indifférence pour ceux qui veulent perpétuer leurs personnes déjà trop gênantes par elles-mêmes.

Médéric quitta donc Nemours avec une émotion parfaitement contraire à celle qu'il éprouvait à la seule pensée de voir Marie.

Or, — en route, — il se livra aux réflexions suivantes :



XXXIX

Méditations de notre héros.

Nous vous faisons grâce d'une bonne partie de ces pages, — attendu qu'elles renfermeraient trop de lieux communs, — nous vous prions donc de laisser deux pages blanches,— et de continuer.

« . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« . . . .

« Au moins, je ne ferai plus de portraits bourgeois, — ce qui me rendrait furieux. Car les gens qui donnent de l'argent en échange d'un livre ou d'un tableau, se figurent que les artistes leur doivent une grande reconnaissance, — absolument comme si ces derniers ne leur avaient rien donné, — ni leur temps, ni leur art.

« . . . . L'indépendance est une chimère. — Hélas! les grandes œuvres donnent l'immortalité, mais les petites font vivre. Sans pain la vie finirait, — et l'immortalité ne voudrait peut-être pas d'un homme aussi misérable.........

« . . . . . O mon Dieu! donnez-moi un jour une petite maison pour me loger, Marie

pour m'aimer, — et la mer, le ciel, les magnificences du soleil, la pensée, la paresse, la méditation et le silence des frais ombrages.....

. . . . »



XL

Où l'auteur médite à son tour.

Le bonheur fuit sans cesse devant nous, — nous le devinons sans le connaître, et nous ne pouvons l'atteindre jamais. Une horrible ambition nous sèche le cœur. Infatigables, nous voulons toujours aller en avant jusqu'à ce que nous tombions sans forces et sans souffle. La femme pour laquelle nous soupirions hier, nous

paraît inférieure aujourd'hui que nous la possédons.

Ces graves pensées nous sont inspirées par la position même de notre héros qui va chercher le bonheur bien loin, près d'un oncle qu'il ne trouvera peut-être pas, — tandis que le bonheur est là, derrière lui, à Nemours, — avec celle qu'il aime.

Ah! Médéric, — reviens sur tes pas, tu t'éloignes de ce bonheur, — pauvre aveugle!

Tes souhaits eux-mêmes sont impossibles.

Quant à moi; — puisqu'il faut tout vous révéler, — je ne demande rien de plus au ciel, que de ne pas m'empêcher d'aller presque chaque jour dans une rue de Paris, laide et triste, où est caché tout ce que j'aime au

monde, tout ce que j'ambitionne, tout ce que j'espère, et tout ce qui devrait être à moi, — si Dieu avait un peu pitié de mes larmes.

C'est une chose assez insignifiante de s'attacher à une femme plutôt qu'à une autre, c'est une bêtise, un instinct, un hasard, une folie, — mais une folie terrible, irrévocable, qui nous lie et nous attache. Plus nous faisons d'efforts pour briser nos liens, plus ils nous retiennent et nous blessent.

Nous aimons, en général, mieux les femmes de vingt ans, — et ceci s'explique encore. Elles sont à peine finies, — or les choses finies manquent souvent de ce mystère, de ce vague qui fait tant rêver.

Ainsi, reproduisez sur la toile la femme qui

aura le plus séduit les cordes de votre âme, peignez non-seulement ses chairs, mais sa vie, mais sa pensée, son regard, son âme; non-seulement son parfum, mais les palpitations qui se trahissent sous son sein, eh bien! quelque belle elle soit, quelques divines qu'aient été vos émotions, — vous détruirez toute l'illusion, toute la poésie, si vous la laissez absolument nue.

Mon ami H. Boillot — fit pour moi, l'an passé, — une femme ravissante de jeunesse.

Elle vit! elle existe! En contemplant ses formes adorables, on sent sa douce et pénétrante chaleur, — c'est une traduction vraie, une inspiration heureuse.

Mais cette femme est *demie-nue,* — comme

disent toujours les poètes de rhétorique.

Son sein se laisse seulement deviner, sa pose est pleine de grâce et de naturel.

Un de ses grands charmes, c'est la pudeur. Il semble qu'il reste quelque chose à faire, quelque chose qui ne manque pas pourtant et que l'on cherche.

Or, pour en revenir à mon idée, — de même que nous préférons un tableau inachevé à une peinture toute finie, nous aimons mieux les femmes de vingt ans que celles de seize et que celles de cinquante.

A cinquante ans, elles sont trop formées ;— à seize, elles ne le sont pas assez.

'u autre côté, ce qui séduit chez la fem-

me aimée, — ce n'est pas toujours elle, mais sa tournure, sa pose, sa robe noire ; et ce qui nous rend heureux, c'est la certitude de n'avoir à partager avec personne ses sensations, — c'est de voir la brise délier certains cheveux dont on aime à baiser les boucles, — c'est de savourer le parfum de cette femme — ce parfum si connu de nous et que nous recueillons en jouant.

Car son corps est pour nous de gaze blanche, — frêle comme une nuée, — indécise de formes comme une vision.

Ces rêveries sans mots pour les peindre partageaient en ce moment l'âme de Médéric, — et l'inondaient d'un océan de tendresse. Elles se coloraient dans son imagination des plus suaves et des plus splendides couleurs.

La femme aimée est pour nous un de ces rêves tombé du manteau étoilé de la nuit, dans notre infatigable cerveau.

Ah! voyez cette âme divisée par tant d'amour, et qui supportera tant de douleurs! Plus tard, elle souffrira de mille bonheurs, de mille désespoirs. Maintenant, voyez-là dans votre rève, comme elle est légère, comme la joie s'échappe de ses yeux, — comme tout ce qu'il y a de délicieux et d'énivrant se confond bien chez elle!

Voilà votre maitresse, la femme à laquelle vous pensez sans cesse, qui vous attriste et exalte votre génie naissant; — obéissez à vos mystiques sympathies et ne laissez pas sa poésie se mêler à la prose de votre vie.

Sachez qu'elle est née pour le luxe et la

suave paresse, — que ses mains doivent toujours rester blanches et pures, que ses pieds doivent être préservés par vous de tout grossier contact, que c'est pour elle que les fleurs ont été créées, afin que le parfum de son haleine se mêle à leur arôme.

Ses joies, c'est l'amour; ses extases, c'est l'amour; ses rêveries, c'est l'amour; ses espérances, c'est l'amour; ses larmes, c'est l'amour. Toujours l'amour pour elle, rien que l'amour!

Sachez que les fêtes sont inventées pour elle, — que nous sommes son esclave puisqu'elle daigne nous aimer et nous jeter un regard de tendresse sous sa prunelle transparente.

Sachez que c'est pour elle que vous devez

travailler jour et nuit, que vous devez suer et pâlir, pour l'entourer de soins et d'élégance, — pour une fantaisie, pour un bijou.

Que Dieu me donne la fortune pour elle, — afin qu'elle ne s'abaisse pas aux soins du ménage, afin que ses riches mains que j'aime ne perdent pas leur douceur, afin que ses traits ne perdent rien de leur éclatante pureté;

Car je serais trop à plaindre si je la voyais se livrer à des travaux pénibles, si je savais qu'elle va à pied dans les rues, exposée aux brutalités de la foule et à ses regards.

— Oh! s'écria Médéric en réfléchissant à ces choses graves et poignantes, — que je sois riche un jour, afin d'épouser Marie!

Que Dieu daigne réaliser mes espérances, — et j'aurai la religion qui soutient dans la vie les nobles cœurs!

Que le ciel me conserve Marie, — car lui seul sait combien je l'aimerai!

Pendant ce temps-là son chien le suivait avec cette répugnance pleine d'humilité chrétienne qui caractérise les êtres bons et laids.

XLI

Réflexions philosophiques.

A beau mentir qui vient de loin !

Et puis il se promettait de revenir, et d'abuser du droit de narration que s'adjugent les voyageurs.

Ces derniers se montrent, en fait d'acci-

dents, d'une prodigalité d'autant plus grande qu'elle ne leur coûte rien.

Pour sa part, Médéric n'aurait pas osé prononcer un mot qui ôtât à une femme une de ses riantes couleurs, qui froissât cette douce fleur, qui fît tomber une de ses dents si blanches, un de ses cheveux si noirs. — Il savait que la calomnie est une arme infâme.

Ces scrupules étaient beaux et nobles, mais n'étaient pas le partage des âmes vulgaires de Nemours. — Pendant que Médéric, réunissant tous ses efforts et toute son énergie, s'enfuyait du pays, — les bourgeois inoccupés, poussés par M. de Cusbienne, s'appliquaient activement à dire sur le compte de Marie si pure de ces paroles mprudentes, de ces méchancetés qui font per-

dre plus que la vie, qui font perdre le repos, la joie et l'espérance, qui font tomber la poésie dont l'âme se nourrit avec ferveur.

Médéric avait à peine vécu, — mais il avait souffert; il avait eu le temps de penser.

Ses croyances étaient basées, — il préférait la foi au doute, les fleurs au désespoir.

Pendant que l'on brisait sa Marie, — lui s'éloignait avec l'espoir. Il se formait un avenir empourpré avec un fanatisme complaisant.

Son esprit était aveuglé de croyances, enchaîné par de tendres préjugés.

Il s'écriait :

— Je suis arrivé au réel de la vie, — j'avais

rêvé ! j'ai trop aimé Marie !... Mais son âme est un miroir dans lequel se réfléchissent mes moindres impressions.

J'ai profité d'un rayon de soleil pour réchauffer mes membres engourdis, et maintenant que les cieux sont chargés de nuages, j'ai plus froid que jamais· Pour moi, je n'ai jamais été si malheureux après tant de joies.

Je suis devenu humilié de mes modestes vêtements, honteux de ma pauvreté, désireux de la parure ridicule des gens à la mode ; — j'ai caché au fond de moi ce que j'avais de meilleur, — et je suis devenu envieux des regards d'une femme.

Depuis un mois j'ai fait plus de folies, j'ai rêvé plus d'extravagants bonheurs que le plus nsensé des aliénés.

J'ai beau fouiller dans ma vie,—je ne trouve pas un temps semblable en aucun point à celui-ci.

Ainsi, je me suis enfui ce matin en maudissant ma misère ; et quand reviendrai-je à Nemours, — théâtre de mes plus vives émotions et des plus grands malheurs qui ont tourmenté ma vie?

Quand reviendrai-je chercher l'âme que j'y ai laissée?... O Marie! te retrouverai-je fidèle? O douleur! n'appartiendras-tu pas à un autre alors, — à un autre qui aura le droit de me chasser?... Et toi-même, fatiguée de mon absence, — oublieuse comme presque toutes les femmes, belles au dehors, froides au dedans, — toi-même, ne me repousseras-tu pas comme un importun, comme un paria, comme un

étranger?.. Ah! si un tel malheur devait arriver, je nierais Dieu; — car l'amour me brûle le cœur. Pauvre et seul j'étais un enfant, — aujourd'hui je suis plus qu'un homme.

Adieu, Marie, — pour toi je braverai tout; — ton amour m'inspirera et chassera les soucis de ma route.

XLII

Or, pendant que Médéric s'abandonnait à ces réflexions, — il arriva à Rouen, — cette superbe patrie des confitures, de la toile, du cidre, et de M. Barbet, député. Ce dernier se promenait sur le port, livrant à l'admiration publique sa belle tête de vieillard. Médéric le salua.

Ensuite de quoi il se livra à l'aphorisme suivant :

XLIII

Aphorisme.

« On n'aime pas pour aimer, mais parce qu'il « est impossible de faire autrement. »

XLIV

En route, Médéric eut encore la faiblesse de composer une pièce de vers qu'il intitula : LA FIANCÉE.

Nous la livrons à notre lectrice sans le moindre commentaire.

XLV.

Quarante-Quatre vers. — La Fiancée.

Quand un homme à son front voit fleurir ses vingt ans,
Son cœur est une grève
Où se brisent d'amour les pensers frémissants ;
C'est l'âge où l'homme rêve!

Où dans son cœur il sent s'éveiller des désirs
Mystérieux et vagues,
Il entend d'une mer houleuse de plaisirs
Mugir au loin les vagues ;

D'étranges visions le suivent en tout lieu,
Il bondit sur sa couche,
Car il sent dans la nuit des lèvres tout en feu
S'imprimer sur sa bouche.

Quand des étoiles d'or brillent sur le ciel noir
Comme mille cierges,
Il croit voir rayonner dans les ombres du soir
De beaux yeux de vierges.

La femme aux cheveux blonds, au souffle langoureux,
De délire l'enflamme,
Une prunelle noire à son cœur amoureux
Verse un ruisseau de flamme.

Il rêve la Vestale aux lèvres de corail,
Et la brune Andalouse,
D'odalisques il voit tournoyer un sérail.....
Mais plus tard vient l'épouse;

C'est l'aube qui paraît sur un ciel nébuleux,
Soleil perçant la brume
Et chassant devant lui les songes vaporeux,
Coupe sans amertume!

Alors c'est l'amour pur, la volupté du ciel.
Cet ange diaphane
Épand une rosée aussi douce que miel
Sur l'âme qui se fane;

C'est la gaité dans un festin,
C'est au blanc lys qui s'étiole
Les peurs suaves du matin.
Oh ! c'est la rame à la gondole ;
Car la fiancée, c'est la main
Qui jette « *amis* » à l'infortune,
L'espoir qu'elle attend au chemin.
La jeune épouse, c'est la lune
Qui guide au soir le voyageur ;
C'est un ange à l'amour de flamme,
Dont l'haleine jette au cœur
La douce volupté de l'âme.

XLVI

Le dernier mot, qui n'est pas le mot pour rire.

Tels furent les vers que mit au monde notre héros, — et tel est la première partie de son histoire.

Et à présent nous allons vous donner la seconde, — tant parce que nous y sommes forcé par notre éditeur, que parce que l'édi-

teur susdit doit nous en solder immédiatement le prix ; — laquelle somme nous permettra d'être heureux, c'est-à-dire de rester quelque temps sans rien faire, à jouir de notre saine paresse, à lorgner les femmes qui passent et à fumer des cigares sur le boulevart de Gand.

Jusqu'à ce que la nécessité toujours pressante nous oblige de nouveau à travailler encore, afin de mériter le droit de nous reposer encore et d'être libre.

Ah ! mon Dieu ! — ce que c'est que notre vie !...

FIN DU TOME PREMIER.

